This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 317 325

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII

EX LIBRIS

3937

153

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

LE

VOYAGE A PAPHOS

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*

A. Lalauze sc. Imp. A. Salmon

LE VOYAGE À PAPHOS

Jouaunt. Ed.

MONTESQUIEU

LE

VOYAGE A PAPHOS

PUBLIÉ PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB

AVEC UNE

Eau-forte par Ad. Lalauze

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXIX

812
M779
v0

PRÉFACE

On a peine à s'expliquer comment les éditeurs des œuvres de Montesquieu n'ont pas encore réuni à ces œuvres, tant de fois réimprimées, le VOYAGE A PAPHOS, qui avait paru, sans nom d'auteur il est vrai, dans le MERCURE DE FRANCE (décembre 1727) et qui fut attribué très positivement à Montesquieu dès l'année 1778. L'abbé de La Porte, en effet, dans son Supplément à la FRANCE LITTÉRAIRE de 1769 (Paris, Duchesne, 1778, deux parties in-8), citait « le VOYAGE A PAPHOS, fragment, par M. de Montesquieu, 1727 ». Cependant au-

M177311

cun critique, aucun éditeur ne s'était encore occupé d'aller chercher dans le MERCURE DE FRANCE *un ouvrage, incomplet sans doute, mais que la célébrité de son auteur recommandait au moins à la curiosité des lettrés.*

M. Louis Vian, à qui nous devons une si précieuse et une si remarquable HISTOIRE DE MONTESQUIEU *écrite sur des documents nouveaux et inédits (Paris, Didier,* 1878, *in-8, pages* 92 *et suivantes), est le premier qui soit entré dans quelques détails au sujet du* VOYAGE A PAPHOS, *qu'il n'hésite pas à attribuer à Montesquieu, non seulement d'après la* FRANCE LITTÉRAIRE, *mais encore d'après le témoignage de la famille de l'auteur. Ce témoignage est consigné dans le* NOBILIAIRE DE GUYENNE, *par O'gilvy (Bordeaux,* 1858, *à l'article* SECONDAT). « *Mlle de Clermont, son ancienne amie, logée au Petit-Luxembourg avec la princesse sa grand'mère, depuis l'exil de son frère en* 1726 *et la mort du comte de Melun en* 1724, *dit M. Louis Vian, vivait aussi retirée que le lui permettait*

sa charge de surintendante de la reine. Montesquieu, voyant que la perte de cet amant l'avait fait renoncer à plaire, résolut de faire revivre un moment le cher défunt... Le nouveau poème qu'il écrivit à cette occasion s'appelle LE VOYAGE A PAPHOS. » *M. Louis Vian n'a peut-être pas rencontré juste en cherchant à découvrir l'origine et la destination de ce poème, qui n'est qu'un fragment, et dans lequel l'allusion évidente à M. de Melun (Adonis tué à la chasse par une bête fauve) ne figure que d'une manière épisodique. M. Louis Vian a raconté dans son livre, avec beaucoup de charme et de délicatesse, comment Montesquieu avait été l'adorateur et peut-être l'amant favorisé de Mlle de Clermont (Marie-Anne de Bourbon), petite-fille du grand Condé et d'une fille de la marquise de Montespan. Cette liaison ou cette relation fut certainement bien postérieure à la mort du duc de Melun, blessé mortellement par un cerf dans les bois de Chantilly, où le roi chassait avec le duc de Bourbon, non pas en 1724,*

comme le dit M. Louis Vian, mais au mois de juillet 1722, comme le raconte Voltaire dans une lettre écrite de Forges à la présidente de Bernières, lettre qui commence ainsi : « La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer nos résolutions. » Ce n'est donc pas le comte de Melun qui fut victime d'un accident de chasse, mais son père, le duc de Melun. Voltaire dit, dans sa lettre : « Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé. C'était un homme qui avait peu d'agréments, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer. » Il est donc bien évident que l'amant déclaré et reconnu de Mlle de Clermont n'était pas ce duc de Melun, « qui avait beaucoup de vertu », mais bien son fils, le comte de Melun, qui avait peut-être moins de vertu et plus d'agréments, et qui certainement vivait encore à l'époque où Montesquieu composa le VOYAGE A PAPHOS.

« *Ce* VOYAGE A PAPHOS, *dit M. Louis*

Vian, célèbre le cynisme de l'amour et du vin, et raille l'hypocrisie du plaisir, représentée par Diane courant après Endymion dans les bois. La principale scène montre Vénus avec Adonis, et Bacchus avec Ariane, à table, unissant la volupté à l'ivresse. Montesquieu paraît s'appliquer surtout à faire voir que les dieux viennent quelquefois sur la terre goûter les plaisirs des mortels, et qu'Adonis, tué à la chasse par une bête fauve, comme M. de Melun, a été changé, à la demande de sa maîtresse, en une fleur, qui reprend sa première forme à Paphos : telle l'image d'une personne se ravive quand on y pense de tout cœur.

« *Ce poème, d'une exécution supérieure au* TEMPLE DE GNIDE, *parut dans le* MERCURE DE FRANCE *de décembre 1727, et dut concilier à l'auteur les amis puissants dont disposait Mlle de Clermont.* »

Il est incontestable que le TEMPLE DE GNIDE *a été composé, en 1724, pour Mlle de Clermont; mais, en lisant avec soin ce poème tel*

qu'il a été publié en 1725, on s'aperçoit qu'il n'est pas complet et que nous n'en possédons que des fragments ou plutôt un simple extrait, découpé aussi adroitement que possible dans un ouvrage beaucoup plus considérable, où l'on a voulu faire systématiquement des suppressions plus ou moins importantes. Ainsi, le second chant ne renferme que trois pages, et les chants suivants, à l'exception du VIIe, *sont bien plus courts que le premier, qui a peut-être seul les proportions qu'il devait avoir. Ces suppressions dans le texte ont d'ailleurs dérangé l'économie du poème original à ce point qu'elles jettent de l'obscurité sur différentes parties du récit où l'amant de Thémire raconte ce qu'il a vu à Gnide. Cet amant, qui ne se nomme pas, et qui n'est autre que Montesquieu lui-même, entre ainsi en scène, à la fin du* Ier *chant : « J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide, j'y ai vu Thémire, et je l'ai aimée ; je l'ai vue encore, et je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle, et je serai le plus heureux*

des mortels. » Il suffit d'examiner la première édition du TEMPLE DE GNIDE *pour se convaincre que nous n'avons pas le poème tout entier ; dans cette édition, il n'y a pas d'autres chants indiqués que le* VIe *et le* VIIe, *et la fin de ce dernier chant n'annonce pas que ce soit la conclusion de l'ouvrage. On peut donc supposer qu'il y avait encore un* VIIIe *chant, qui n'a pas été fait ou qui a été supprimé. Quant aux lacunes qui se trouvent dans les cinq premiers chants, on les devine, on les constate, sans pouvoir en marquer la place ni en apprécier l'importance.*

Le VOYAGE A PAPHOS *n'est aussi qu'un fragment, comme le* TEMPLE DE GNIDE, *et dans ce nouveau poème, ainsi que dans le précédent, c'est un personnage inconnu, c'est encore Montesquieu lui-même, qui raconte son voyage à Paphos, comme il avait décrit son séjour à Gnide. C'est à Mélite qu'il dédie la relation de ce voyage, et il n'y parle plus de Thémire, qui avait été sa bien-aimée dans le* TEMPLE DE

GNIDE. *Je reconnais de telles analogies entre les deux ouvrages que je suis tenté de croire qu'ils ont été faits simultanément et tiennent l'un à l'autre par des rapports intimes, qu'il serait assez difficile de bien établir. Le* TEMPLE DE GNIDE *et le* VOYAGE A PAPHOS *sont deux admirables pastiches des érotiques grecs, au milieu desquels la galanterie raffinée du XVIIIe siècle s'est permis de charmants anachronismes. Les deux poèmes tendent au même objet, à la déification de l'amour. Il n'y a qu'un amant qui ait pu se complaire à célébrer ainsi le culte de Vénus, dans le goût d'Anacréon et de Longus, en se proposant pour modèle le style de Fénelon dans les* AVENTURES DE TÉLÉMAQUE.

Il est certain, au reste, que Montesquieu fut absolument étranger à la publication du VOYAGE A PAPHOS *dans le* MERCURE DE FRANCE, *comme il l'avait été à celle du* TEMPLE DE GNIDE *dans la* BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE. *A la fin de l'année 1727, lorsque le* MERCURE DE

France inséra, dans son numéro de décembre, le Voyage a Paphos, *Montesquieu se portait candidat à l'Académie française, et ses concurrents soulevaient contre lui toutes les machines pouvant empêcher son élection. Montesquieu avait eu grand'peine à faire revenir le cardinal de Fleury de l'opinion défavorable qu'on lui avait donnée sur l'auteur des* Lettres Persanes, *et il employa sans doute le crédit de ses amis les plus puissants, peut-être celui de Mlle de Clermont, pour obtenir que le vieux cardinal écrivît à l'Académie une lettre où il se déclarait satisfait de l'amende honorable de Montesquieu désavouant un ouvrage « qui pouvait porter quelque préjudice à sa réputation ». On comprend que, dans ces circonstances, un ennemi, un rival, avait intérêt à mettre au jour un ouvrage aussi compromettant que le* Voyage a Paphos. *Le manuscrit en avait été volé soit dans le cabinet de Montesquieu, soit dans la bibliothèque de Mlle de Clermont; il fut remis aux deux éditeurs du* Mercure de France, *La*

Roque et Fuzelier, qui n'en connaissaient pas l'auteur, et qui le publièrent le plus innocemment du monde. Le scandale qu'on attendait, et qu'on voulait exploiter, n'eut pas lieu ou ne produisit pas l'effet qu'on en avait espéré : Montesquieu fut élu académicien le 6 janvier 1728, et l'on ne parla plus du VOYAGE A PAPHOS, *si toutefois l'on en avait parlé dans les salons.*

Peu de mois après sa réception, Montesquieu, qui n'avait paru que trois fois à l'Académie, partit pour un long voyage d'exploration politique et philosophique en Europe, pendant lequel ses envieux eurent tout le loisir de se demander s'il ne trouverait pas le temps d'achever son VOYAGE A PAPHOS.

P. L. JACOB, bibliophile.

LE

VOYAGE A PAPHOS

AVERTISSEMENT

Le petit ouvrage qu'on donne ici nous est tombé par hazard entre les mains. Le titre, la première page et la fin sont déchirez du manuscrit. Ainsi, nous ne sçavons pas ce qui peut en manquer pour avoir l'ouvrage complet. On peut juger, par l'imagination de l'auteur, que la fiction doit avoir été poussée plus loin. On espere que l'approbation du public l'engagera à nous en donner la suite et le veritable titre. En attendant, nous le donnons sous le titre que voici :

LE VOYAGE A PAPHOS.

VOYAGE A PAPHOS

APRÈS une douce navigation, que les Zephirs rendent plus prompte par l'empressement qu'ils ont d'aller voltiger autour de Venus, j'arrivai à Paphos au moment que l'Aurore commençoit à s'y montrer. Elle me parut si riante que, sans voir Céphale, je jugeai aisément qu'il étoit à ses côtez.

Je n'essayerai point, Mélite, de vous décrire les beautez du palais de Venus; vous le connoissez par l'idée que vous en a

donné le pinceau de l'Albane : il est si fidele qu'on distingue difficilement si les Graces l'ont bâti sur ses desseins ou s'il a travaillé d'après les Graces.

L'imagination la plus vive et le goût le plus galant n'approcheront jamais de l'agréable assemblage qui compose ses jardins.

Le dieu qui les protege y fixa son séjour, et tout s'y ressent de sa favorable influence.

L'art n'y paroît que pour faire goûter avec plus d'admiration les beautez de la nature, ou, pour mieux dire, on n'y reconnoît point d'art. Paphos, enfin, plaît aux Amours, et Venus ne l'a jamais quitté sans regret que pour aller à la conquête d'Adonis.

Rempli de votre idée, que ne sentis-je pas à Paphos? Tâchez de le comprendre, Mélite, car je ne l'exprimerois jamais.

J'errai quelques momens de bosquets en bosquets, et j'écoutois avec attention les

sons touchans de Philomele, qui me paroissoient plus tendres en se mêlant au murmure des fontaines de cette isle, quand j'apperçus une nymphe qui venoit à moi.

« Je ne doute pas, heureux amant, dit-elle en m'abordant, que vous ne soyez bien reçû dans cette cour.

— Je suis Diphile, ai-je répondu; j'aime Mélite.

— L'amant de Mélite, repart la nymphe, doit être le modele des amours. Nous entendons sans cesse parler des charmes de Mélite à la cour de Venus, et vous venez sans doute rendre graces à la déesse de ses bienfaits; mais on n'entre point encore dans son palais. Je vous y conduirai quand il en sera tems, et je veux, en attendant son reveil, vous entretenir sous cet ombrage. »

Je voulus remercier la nymphe d'un accueil si gracieux.

« Vous m'avez moins d'obligation que vous ne pensez, répondit-elle; le plus grand

plaisir que je puisse avoir à Paphos, c'est d'entretenir les mortels. Les nymphes, mes compagnes, se chargent de ce soin à Cithere; mais, à Paphos, c'est le seul soin de Zelide.

« Venus permet à ses nymphes de choisir leurs amans à Gnide, à Amathonte et à Cithere. Quand le séjour de la déesse est à Amathonte, les amantes des autres isles languissent dans les peines de l'absence; vous me trouvez seule ici dans la rêverie : j'aime à Cithere.

— Eh quoi! dis-je à Zelide, la reine des plaisirs permet que dans sa cour même on connoisse des peines en aimant?

— Ne vous en étonnez pas, Diphile; ce sont ces peines qui font le bonheur des cœurs amoureux.

« Venus, attentive à tout ce qui peut augmenter les délices de son empire, ordonne quelquefois à ses nymphes de passer un jour sans parler à leurs amans; il nous est même deffendu de les voir à de certaines heures.

Ces deffenses ne sont pas faites pour nous priver de leur presence, mais pour ajoûter au plaisir de les voir le plaisir de les voir en secret.

« L'absence, que les vulgaires amans comptent pour une peine, augmente les douceurs qu'on goûte en aimant; Venus même se soumet à ses loix, et la mere des Amours connoît ce qui doit rendre un cœur heureux. Elle établit sa cour dans plusieurs isles, et ce n'est qu'à Paphos qu'elle joüit du plaisir de voir Adonis.

— Adonis! m'écriai-je, et les dieux ne l'ont-ils pas changé en fleur?

— Votre étonnement ne me surprend point, dit Zelide; peu de mortels connoissent le bonheur d'Adonis. Son courage l'ayant emporté sur les prieres que lui fit Venus de ne point chasser les bêtes feroces, un sanglier l'immola à la colere de Diane, et Venus, en versant du nectar sur son sang, obtint des dieux qu'il seroit changé en fleur.

« Dès que la déesse fut exaucée, elle traversa les airs pour se transporter dans l'empire de Flore. « Reine des fleurs, lui dit-« elle, dont l'empire est aussi brillant que « celui des Amours, vous vous plaignez tous « les jours de la legereté de Zephire ; vous « ne vous en plaindrez plus : je viens vous « offrir de le rendre aussi constant que les « colombes que vous voyez attelées à mon « char. »

« A des offres si engageantes, Flore connut que la déesse attendoit quelque secours de sa puissance : car les dieux, ainsi que les mortels, ne flatent que pour obtenir ce qu'ils desirent.

« Qu'exigez-vous de moi pour recon-« noître une faveur si sensible? répond Flore « à Venus. Il est vrai que Zephire m'in-« quiete et m'allarme sans cesse, et qu'en « m'assurant son cœur vous assurez ma « tranquilité.

« — Votre bonheur dépend de vous, reprit

« Venus. Le plus charmant des mortels,
« Adonis, vient de perdre le jour; mais, si
« Flore me seconde, la Parque n'aura tran-
« ché le fil d'une si belle vie que pour ren-
« dre son sort plus glorieux. Il est sous
« votre empire : transportez-le à Paphos,
« aimable déesse; faites que cette fleur y
« conserve toûjours sa fraîcheur et sa beauté.
« De sa durée dépend la constance de Ze-
« phire.

« — La constance de Zephire! s'écria Flore
« avec transport; allez, déesse, Adonis est
« immortel. »

« Dès ce jour, Zephire n'a point quitté Flore; Flore, intéressée à la fleur d'Adonis, ne quitte point Paphos, et le bonheur de ces amans rend ce sejour plus digne des Amours.

« Venus, en obtenant qu'Adonis seroit changé en fleur, ne bornoit pas ses vœux au seul changement. C'est ainsi que pour réussir dans ce qu'on projette il faut aller par degrez au bonheur qu'on attend.

« Assurée du secours de Flore, elle fit cette priere au maître des dieux :

« Puissant dieu de l'univers, si, pour punir « l'audace d'un mortel, vous donnates autre- « fois à Diane le pouvoir de changer Actéon, « refuserez-vous, pour faire le bonheur de « Venus, de changer une fleur? C'est à ma « priere que vous avez animé l'ouvrage de « Pigmalion : l'amour d'une déesse vous « toucheroit-il moins que l'amour d'un mor- « tel? Non, non; vous allez animer la fleur « d'Adonis : il a plû à Venus, il merite votre « secours. »

« Jupiter doit trop de plaisirs à l'empire des Amours pour ne pas contribuer au bonheur de la déesse. Elle vole à Paphos, maîtresse de rendre à la fleur qui lui est si chere la figure et les charmes d'Adonis; mais elle ne le peut que dans cette isle, et les plaisirs seroient moins dignes de Venus si elle pouvoit faire ce changement dans tous les lieux soumis à sa puissance. Qui peut se plaindre

de l'absence si Venus s'éloigne d'Adonis?

« Il est vrai, ajouta Zelide, que dans l'absence et les autres peines attachées à l'amour, il faut connoître les douceurs qu'on peut en retirer. Je n'en néglige aucune : à Gnide ou à Paphos, je ne pense qu'aux plaisirs de Cithere. Je me rappelle les momens que j'ai passez avec Licas... Ce soupir vous apprend que c'est Licas que j'aime. Absent, son idée est sans cesse presente à mon esprit; je repete en moi-même tout ce que je lui ai dit en partant; je le suis dans les bois, où j'aime à le trouver; je le vois, nonchalamment couché, s'entretenir dans une douce rêverie; il m'aime, il pense à moi, il me parle peut-être. Quelques jours avant de rejoindre Licas, je préviens tout ce qu'il va me dire. Je juge du plaisir qu'il aura de me revoir par la tendresse de ses adieux; je le vois qui court au devant de moi; ses transports comblent ma joye; je vole dans ses bras... Que de caresses!...

— Ah ! nymphe, que vous augmentez l'impatience que j'ai de revoir Mélite !

— Elle connoîtra dans vos embrassemens, reprit-elle, que l'absence, en les faisant souhaiter plus long-temps, leur donne un nouveau prix.

— Mais ne vois-je pas le palais de Venus ?

— Non : c'est la demeure des Graces. Ce portique de feuillages qu'on apperçoit d'ici conduit à un vestibule où s'assemblent les Genies qui sont destinez à inspirer la galanterie aux mortels. Chaque Grace les instruit, selon le département qui lui est confié. La premiere leur enseigne à parler le langage des Graces : c'est elle qui deffend ces froides exagerations qui, loin d'honorer une maîtresse, deshonorent le fade passionné qui les met sans cesse en usage ; c'est elle qui leur dicte une déclaration dans laquelle on reconnoît plus d'embarras que de raisonnement ; c'est elle qui travaille à bannir des societez galantes les mauvaises plaisanteries et tout ce qui n'est pas du choix des Graces.

« Sa cadette a l'inspection des parures. Elle ne donne point de regles pour les ajustemens; elle veut seulement qu'il y regne plus de goût que de magnificence. Elle passe à ce beau sexe quelque caprice sans affectation, en faveur de la mode; mais elle condamne dans les hommes galans tout ce qui peut approcher d'un arrangement étudié.

« La troisième Grace est chargée de maintenir ou de faire naître ce qu'on appelle « belles manieres », et, comme chaque nation a ses coutumes en galanterie, Carite donne aux Genies differentes leçons, selon les pays où ils sont destinez. »

J'entrai avec Zelide au moment qu'on instruisoit les Genies de la galanterie françoise. Un Genie affecte les mauvais airs de nos petits maîtres, et Carite en fait remarquer le ridicule aux autres. Il contrefaisoit, ce jour-là, un jeune seigneur qui, d'un air panché, aborde une dame en chantant, pour lui dire tout haut qu'il vient, de chez Belize,

profiter de l'absence de son mari, et, un moment après, lui demande à l'oreille quelle heure il est. On lui apprend que la soirée est belle.

Carite s'étendit beaucoup sur les sentimens dont on se picque aujourd'hui, et finit en exhortant ses Genies à ramener la galanterie de l'ancien temps.

Zelide me presenta à Carite. Elle me reçut comme les Graces reçoivent les vrais amans.

« Je sçais combien vous aimez Mélite, me dit-elle ; mais vous croyez n'aimer qu'une mortelle, telle que sont toutes les mortelles aimables. Je vais vous apprendre quelle est Mélite.

« La mere des Graces prit naissance dans l'empire de Neptune. Dès qu'elle y parut, tous les dieux vinrent lui rendre hommage. Les Amours, en naissant autour de la déesse, folatroient avec les plus grandes divinitez. Venus fut bientôt maîtresse du monde entier; tout reconnut sa puissance, et Neptune se glorifioit d'avoir vû naître la souveraine de l'univers.

« L'envie regne même dans les cieux. La déesse de la terre, jalouse de la gloire de Neptune, alla se plaindre au Destin.

« Arbitre des immortels, lui dit-elle, pour-
« quoi faut-il que Neptune l'emporte sur la
« mere des dieux ! S'il étoit arresté que Venus
« ne naîtroit pas dans l'Olympe, ce n'étoit pas
« aux dieux des mers à lui donner le jour :
« Cibelle attendoit cet honneur.

« — Consolez-vous, répondit le Destin à la
« déesse ; il naîtra dans votre empire une mor-
« telle dont l'Olympe à son tour deviendra ja-
« loux. Sa beauté n'égalera pas celle de Venus ;
« mais, sous des traits moins reguliers, on
« verra briller plus de finesse et d'enjouëment.
« Sa vivacité l'emportera sur la majesté même,
« et, sans être divine, elle recevra les hom-
« mages des mortels. »

« Trop heureux Diphile, reconnoissez Mélite, et ne vous étonnez pas si nous la suivons sans cesse. Venus joint à la beauté les charmes que lui donnent les Graces, et nous joignons

à nos charmes les agrémens que nous donne Mélite; mais elle ignore elle-même tous les avantages qu'elle a reçus des dieux. Foible mortelle, la vanité les diminueroit peut-être. Que de belles seroient aimables si elles sçavoient ignorer que la beauté sert à se faire aimer!

— Non, non! m'écriai-je; j'apprendrai à Mélite ce qu'elle ignore. D'abord elle ne me croira pas; je lui jurerai sur le nom d'Amour que c'est de Carite que je le sçais. Elle n'en doutera plus, mais elle sera toujours si modeste que, si je pouvois oublier que c'est Mélite, je douterois moi-même qu'elle ait foi à mon serment. »

Carite nous quitta pour aller joindre ses sœurs de Venus, et Zelide me conduisit dans les differens appartemens du pavillon.

Qui pourroit en décrire les beautés? Non, Mélite, je ne l'entreprendrai point : votre imagination suffit; elle ne vous laissera rien échaper de ce que l'art peut avoir inventé

pour faire une demeure digne des Graces.

Nous nous arrêtâmes quelques momens dans le salon des livres. J'étois curieux de connoître ceux qui ont la gloire d'amuser Paphos.

Je ne vis que des titres galans. Ils sont rangez sur différens gradins, selon la valeur que les Graces leur donnent. Ovide et Tibule sont placez sur le même rang qu'Anacreon et Sapho; mais, entre les vers du siecle d'Ovide et ceux de notre temps, les Graces judicieuses ont laissé l'espace de bien des livres.

Je mis d'abord la main sur un volume de poësies, où je reconnus quelques pieces d'un petit nombre d'auteurs qui se sont plus attachez aux sentimens qu'à l'esprit.

Je trouvai sur le même gradin différentes historiettes. On ne lit à Paphos que celles que le beau sexe a bien voulu écrire; les autres n'y sont pas connues.

Un recueil de chansons, avec deffense (à

la marge) d'en chanter certaines qui sont composées sur des airs d'un mouvement si rapide qu'on ne peut les rendre sans convulsion.

Extraits de plusieurs de nos romans : les volumes sont petits ; on en a retranché les histoires magiques et les conversations ennuieuses.

Je fus étonné d'y rencontrer certain ouvrage qui devroit être inconnu à Paphos : j'appris qu'on s'étoit contenté de l'intention que leurs auteurs ont eue d'être galans, mais que les Graces, qui n'y ont rien mis du leur, ne les lisoient pas.

Zelide me demanda si je frequentois les rives du Permesse.

« Oui, nymphe, j'y chante quelquefois ma tendresse et mon bonheur. Si l'amour pouvoit inspirer comme Phœbus, j'aurois l'avantage sur Ovide même : il n'aimoit que Corine, et j'aime Mélite! »

Je voulus m'informer quels étoient les

livres de differentes langues qui suivoient; mais Zelide m'avertit qu'il étoit temps de se rendre auprès de la déesse.

En traversant un bois qui conduit à son palais, j'entendis une voix, entrecoupée par de tendres soupirs, qui sortoit de dessous un épais feüillage :

« Oui, Doris, je le promets, et tu verras... Mais quels discours!... tu verras! Ah! pardonnez, Doris! le respect doit l'interdire.

— Non, non, répond Doris, cet égarement plaît à l'amour, et je vous dis, à mon tour, Hillas... je te le pardonne. »

« Éloignons-nous : ces amans ne demandent point de témoins, dit Zelide. Vous êtes peut-être étonné de la délicatesse d'Hillas : il craint d'offenser Doris par la plus legere familiarité. Les mortelles s'en offensent difficilement; mais qu'elles sont condamnables d'en trop permettre! »

Enfin, je vis Venus. Je l'avouë, Mélite, sa beauté a quelque chose au dessus de la

vôtre; mais elle ne doit qu'à la divinité le peu d'avantage qu'elle a sur vous.

Elle reçut mes hommages avec un souris qui ne me permit pas de douter de mon bonheur, et je sentis que sa presence augmentoit mon ardeur pour son culte.

Un disciple d'Apollon, amoureux à Paphos, se presenta à la déesse, et recita un poëme qu'il avoit composé, disoit-il, pour celebrer dignement les plaisirs de l'amour. Il employa avec un air de contentement tout ce que le Parnasse sçait mettre en usage pour faire valoir ses productions. Venus, sans être touchée de l'amphase du disciple, lui répondit d'un ton qui ne le flatoit pas : « Les Muses seront peut-être contentes de votre ouvrage; mais je connois des plaisirs qu'Apollon même n'exprimera jamais. »

Les nymphes se retirerent pour laisser la déesse avec Ariane et Bacchus, qui parurent à l'instant. Adonis entra quelque temps après. Pour l'Amour, on le voit rarement à la

cour de Venus; il s'occupe ailleurs à l'augmenter, et, dans ses momens de loisir, il va juger avec Psiché de la douceur des plaisirs qu'il donne à l'univers.

Je suivis Zelide, qui me conduisit dans la galerie qu'on appelle le Triomphe des mortels.

« Les portraits que vous voyez, me dit-elle en entrant, sont autant de trophées à la gloire de ceux qu'ils representent.

« Ceux qui remplissent le premier rang sont les amans qui ont fait honneur à la galanterie de leur siecle, et ceux-ci ont merité d'être placez près des autres pour avoir plû à Venus par quelque trait particulier.

« Ce guerrier est un illustre des cantons qui plusieurs fois, dans sa vie, refusa de se trouver à d'amples sacrifices à Bacchus pour sacrifier à l'Amour.

« Près de là, une vieille coquette qui n'a jamais ressenti la moindre jalousie des charmes de sa fille.

« Suivez : une belle de haut rang qui, même après l'inconstance d'un perfide amant, n'a point eu de nouvelle intrigue.

« Vis-à-vis, une musicienne reservée qui a sçû convertir un disciple d'Épicure qui depuis long-temps s'étoit declaré contre les femmes.

« Ne vous étonnez pas si, parmi les portraits des rares amans, vous voyez si peu de draperies françoises. La nation fournit plus de perfides que d'amans, et vous conviendrez que vos heroïnes ne travaillent pas à rétablir la bonne foi dans le commerce amoureux.

— Eh ! pourquoi Venus ne chasse-t-elle pas de son empire les amans qui ne craignent pas de le déshonorer ?

— Détrompez-vous, Diphile : ces amans ne sont point soumis à la déesse ; elle n'accepte que les cœurs que son fils a blessez. Il connoit l'effet de ses coups : pour en mieux juger, il a voulu les sentir, et l'Amour ne donne à Venus que des cœurs pareils au cœur de l'Amour même.

— Mais ses traits peuvent seuls rendre un cœur sensible. Désavouë-t'il ceux qu'il a blessez?

— Il est vrai que les traits de l'Amour peuvent seuls rendre un cœur sensible, répondit Zelide; mais, pour le rendre heureux, il faut que le trait parte de ses mains, et je vais vous apprendre qu'il ne les lance pas tous.

« Peu de temps après la naissance de Venus, une troupe d'Amours s'écarta dans les bois du Cynte. Diane n'avoit pas encore ouvertement déclaré la guerre à la déesse des plaisirs, et la déesse, qui ne sçavoit pas alors se méfier des prudes, ne recommandoit point aux Amours de fuir les forêts consacrées à Diane.

« La troupe d'Amours, dans les bras de Morphée, se délassoit de l'exercice d'une longue journée où, à l'envi l'un de l'autre, ils avoient essayé sur les oiseaux des traits destinez à être lancez dans les cœurs des

humains. Leurs carquois, pêle-mêle, étoient couchez près d'eux, et les arcs sans force étoient détendus.

« Les oiseaux amoureux, sur les tons les plus tendres, celebroient leurs plaisirs.

« Diane, attirée par un concert si charmant, fit taire ses cors et courut sous l'ombrage où le Sommeil se plaisoit à délasser des Amours.

« Que vois-je? dit-elle à ses nymphes; « quelle occasion d'outrager la déesse de « Paphos! Diminuons sa puissance, désar- « mons les Amours endormis. »

« Chaque nymphe s'empresse à plaire à sa déesse, et, vuidant son carquois, le remplit bien-tôt des traits de l'Amour. S'il en est quelqu'une qui sente de la répugnance à se déclarer contre Venus, c'est celle qui pour la cacher en montre plus d'envie. Diane sonne sa victoire; les Amours se reveillent. Honteux de leur défaite, ils pleurent et volent à Cithere.

« Les silvains d'alentour apprirent bientôt que Diane avoit changé ses traits.

« Saisissons-les à notre tour, dirent-ils « entre eux ; les nymphes affectent une ri- « gueur dont nous triompherons avec les « traits de l'Amour. Tâchons de les surpren- « dre... Leurs armes pendent toûjours aux « arbres qui entourent la fontaine de Diane : « qu'Amour et Mercure nous favorisent « quand elles entreront dans le bain, leurs « carquois sont à nous! »

« Les faunes, sans craindre le sort d'Acteon, ne tarderent pas à tenter la capture. Ils approchent de la fontaine ; les nymphes crient, mais les carquois sont enlevez. La vanité, l'avarice et tous les vices, tour-à-tour, se rendirent maîtres de ces armes dès que les Amours en furent désaisis. Ce sont ces traits égarez qui blessent la plûpart des cœurs que vous croyez soumis à Venus. Abandonnez, Diphile, cette sacrilege erreur. Quand on est ainsi blessé, on n'a de l'amour

que ce qu'il en faut pour croire qu'on aime.

— Que je plains des cœurs sensibles sans l'aveu de l'Amour ! m'écriai-je ; que d'encens je dois à ses autels, puisque je ne sçaurois douter que mon cœur ne lui doive tous ses feux !

« Dès que je sçus me connoître, il m'inspira que j'étois destiné à vivre sous ses loix. Je cherchois tous les jours à me rendre ; j'attaquois pour me laisser vaincre ; je jurois que j'aimois, mais l'inconstance venoit bientôt m'apprendre que je faisois des faux sermens.

« Sont-ce là les plaisirs de l'amour ? disois-« je sans cesse. J'aime, au moins je crois « aimer, et je ne connois point les douceurs « qu'il promet aux amans. Non, non, ses « promesses sont vaines, et je veux abjurer « son culte. »

« Enfin, las de changer et de tromper des volages, je cours au temple de l'Amour.

« Insensé ! je demandai à sortir de son empire, et je ne l'avois jamais connû !

« Fils de Venus, tu cachois ton dessein!

« J'exauce ta priere, me dit-il; mais il faut « qu'à ta place un autre cœur me soit « soumis. Choisis, et que j'aprenne par qui « tu veux estre remplacé. Donne-moi, s'il se « peut, de ces cœurs qui n'ont jamais aimé, « qui craignent même de me connoître: c'est « dans ces cœurs que je me plais à triom- « pher.

« — Triomphez de Mélite, Amour! Son « cœur doit faire honneur à votre empire, et « sa beauté à celui de Venus.

« — Suis-moi, répond le dieu de Ci- « there; tu vas être témoin de ma victoire... « Ah! dit-il en abordant Mélite, si l'A- « mour pouvoit être inconstant, je blesserois « ce cœur en faveur de l'Amour même; « mais... »

« Le trait part à l'instant, et Mélite, enflammée, ne se reconnoit plus.

« Voilà comme je blesse les cœurs que je « veux rendre heureux! ajoûte l'Amour en

« arrachant le trait du sein de Mélite et le « plongeant dans le mien. Un sourire va « t'apprendre, Diphile, qui tu dois aimer, « et, s'il est des douceurs dans mon empire, « je devrois te punir d'en avoir douté; mais « j'oublie ton offense, et, pour te récom- « penser d'avoir souhaité d'aimer tant d'ob- « jets divers, je te donne pour Mélite une « constance éternelle. »

Mais, Mélite, pourquoi vous retracer une victoire qu'Amour ne pouvoit remporter sans vous?

« Votre sort est charmant, dit Zelide; je ne vois que Licas et sa nymphe qui puissent être blessés plus heureusement que vous. Je vous apprendrai, à mon tour, comment l'amour s'est rendu maître de nos cœurs; mais le concert que j'entens annonce que Venus et Bacchus vont recevoir à leur table Ariane et Adonis.

« Les dieux viennent avec empressement sur la terre pour goûter les plaisirs des

mortels; le changement les rend plus vifs que les plaisirs de l'Olimpe même.

« Bacchus abandonne les cieux pour joüir avec Ariane des faveurs de l'Amour, et Venus quitte le nectar pour célebrer avec Adonis les dons de Bacchus. »

Je vis ces mortels heureux assis à la table de la déesse. Quel repas! Le dieu du vin, pour faire sa cour à Venus, ne fut jamais si tendre; et Venus, pour honorer le dieu du vin, ne montra jamais plus d'enjoüement.

Les nymphes formoient, avec les bacchantes, un concert qu'Appollon auroit pû désavoüer; mais Bacchus préfere dans ses chants un désordre enjoüé à la contrainte de l'exacte harmonie.

Un silvain de l'isle de Naxe s'efforçoit, par des sons langoureux, de célébrer les charmes de la tendresse. Venus elle-même le désaprouva : elle prétend qu'où préside Bacchus la gayeté l'emporte sur tout; mais Bacchus, amoureux, ordonne à sa suite de celebrer,

avec sa gloire, la gloire de l'Amour, et se mit lui-même à chanter :

Si de l'Amour vos chants ne célebrent les traits,
Vos chants sont imparfaits,
Et Bacchus les condamne.
Buveurs, ne me chantés jamais
Sans chanter Ariane.

Les nymphes se joignirent au concert des silvains pour chanter Bacchus, tandis qu'ils chantoient l'Amour. Le concert devint plus brillant, et, ses accords rappellant au vin, le vin conduisoit bientôt aux transports les plus vifs. Dès que la suite ne douta plus du triomphe de Bacchus, elle se retira pour laisser triompher Venus.

Zelide m'offrit un repas où les mortels sont admis à Paphos. Nous nous entretinmes long-tems de Bacchus et de sa cour.

« Je l'avoue, dis-je à la nymphe, je m'étois fait une image de ce dieu qui deshonnoroit la divinité.

— Je sçais, répondit-elle, ce que pensent les mortels sur le culte du dieu du vin. Chaque dieu a ses autels, et chaque autel a ses faux prêtres. La politique, l'ignorance et la corruption en forment tous les jours. Peut-être ne connoîtroit-on point de vices sans le pernicieux exemple de ceux que les dieux choisissent pour les bannir.

« Les prêtres de Bacchus font naître les erreurs qui deshonoroient son empire. Ils le dépeignent privé de raison et soutenant à peine le poids de son thirse. Les bacchantes, selon eux, montrent dans leurs transports, plus de fureur que de gayeté. Silene, à demi mort, barboüillé de lie, n'inspire-t-il pas plus d'horreur que de veneration pour le dieu que Silene a formé ?

« Non, non, Diphile, ce n'est point là Bacchus, ce n'est point là sa cour. Bacchus conserve toujours les mêmes graces qui toucherent Ariane. Aussi tendre que brillant, c'est un dieu à suivre et non à craindre :

toujours agréable à Venus, il ne connoit d'ivresse que l'ivresse d'Amour.

« Les bacchantes enjoüées raniment les jeux et les ris; mais elles ne leur ôtent jamais leurs charmes.

« Silene est un vieillard dont Bacchus reçut des soins; il éleva son enfance, et ce dieu reconnoissant accorde à sa vieillesse toute la vivacité qu'il est capable d'inspirer. Eh! peut-on refuser la plus grande veneration à un dieu qui met sa gloire à paroître toujours d'intelligence avec l'Amour?

« Un buveur du mont Citheron, qui ne connoissoit de culte que celui qu'on rend au dieu du vin, parloit un jour des feux de l'Amour comme les faux amans parlent des plaisirs de Bacchus : car ils croyent honorer le fils de Venus en méprisant le dieu du vin.

« C'est ainsi, disoit-il en tenant sa coupe « pleine, c'est ainsi que je brave les traits « de Cithere. »

« Amour voltigeoit entre Cephise et son cœur.

« Tu crois me vaincre, Amour? disoit le « buveur; apprens à respecter un dieu plus « fort que toi. Cette coupe avalée va décider « de ta honte et de sa gloire. »

« Il but, mais un regard de Cephise prouva bientôt au buveur que Bacchus aide souvent au triomphe de l'Amour.

« Eh! qui mieux que moi, ajoûta Zelide, qui mieux que moi doit connoître le pouvoir et l'intelligence de ces dieux charmans? Ils partagent mes vœux, et je mets mon bonheur à partager les plaisirs qu'on goûte sous leur empire. C'est de Bacchus que j'appris à aimer, et c'est de l'Amour... »

On vint avertir Zelide que Mercure descendoit et que les nymphes alloient le recevoir.

Mercure tient le registre des ombres qui se présentent pour passer les sombres bords. Messager des dieux, il vient, de la part de

Minos et de Radamante, demander à Venus quelles peines on donnera à certaines ombres dont la déesse s'est reservé le jugement.

« Eh bien ! Mercure, lui dit-elle, avons-nous beaucoup d'amans constans à récompenser ?

— Ils sont trop rares aujourd'hui pour en voir souvent sur les sombres bords, répond Mercure. Il se présente, au contraire, un seigneur françois qui a toûjours traité les amans constans d'amans bourgeois.

— Ah ! je corrigerai cet abus, reprit Venus. Les bourgeoises de ce païs-là ont tant de disposition à imiter les grands airs que, si de semblables discours restoient impunis, on ne verroit plus en France d'amans constans. Qu'on assiège ce mauvais plaisant de douze ombres provinciales que je vais rendre amoureuses de lui !

— A ces provinciales, dit Mercure, joignez encore une vieille coquette qui a poussé les beaux sentimens jusqu'au quatorzième lustre.

— Non, je la veux punir. Se piquer si long-tems de galanterie, c'est deshonorer mon empire. Quand les jeux et les ris se retirent, on doit quitter les Amours. Que toutes les ombres galantes se contraignent pour lui faire des offres et la tromper !

— Si vous punissez pour avoir voulu plaire long-tems, reprit Mercure, quelle peine allez-vous donner à l'ombre d'une beauté nonchalante qui a passé ses jours à ajuster des charmes dont elle ne fit jamais d'usage ?

— C'est mal reconnoître mes faveurs. Quand je donne des charmes, je les destine à ma gloire. Ce qui a fait les délices de cette ombre va faire sa peine. Qu'on lui présente sans cesse son miroir pour le retirer au moment qu'elle en approchera : son supplice surpassera celui de Tentale... Eh quoi ! ajoûta la déesse en prenant la liste des mains de Mercure, je verrai toujours des envieuses qui n'ont d'autres plaisirs que celui de médire sur le chapitre de l'Amour ! Il n'est point en

mon pouvoir de donner de la beauté à toutes les femmes. Les Graces consolent quelquefois celles qui ne me doivent rien; mais, quand on ne doit ni aux Graces ni à moi, on veut s'en venger en parlant mal de celles que je protege. Je prétends qu'on respecte l'ouvrage de Venus, et, pour punir cette envieuse, je la condamne à entendre continuellement parler des charmes des belles ombres sans lui donner le tems de répliquer par le contraire.

— Il faut charger de ce soin, dit Mercure, l'ombre que Caron va passer avec elle : c'est un amant qui s'est vanté d'avoir eu des faveurs qu'on ne lui accorda jamais.

— Voilà le comble de la perfidie ! répond Venus. Je veux bien qu'il serve au supplice de cette envieuse; mais, pour le sien, qu'on lui montre sans cesse le portrait de sa belle entre les mains d'une ombre discrette.

« Mais quel est ce poëte de mauvaise humeur ? poursuivit la déesse.

— C'est un auteur qui s'est épuisé à faire une critique sur *l'Art d'aimer* d'Ovide. Ne reconnoissez-vous pas la jalousie poëtique? ajoûta Mercure. On s'efforce à imiter ceux qui ont sçu plaire. L'imitation ne réüssit pas, l'amour-propre s'en offense. « J'ai de l'esprit, dit-on, et je ne sçaurois approcher du modele que j'ai choisi. Donc, le modele n'est pas bon, et, pour le prouver, j'en vais faire la critique. »

— Ce poëte, reprit la déesse, merite les supplices les plus cruels pour s'être déclaré contre un auteur qui me doit plus qu'aux Muses. Qu'on inspire à son ombre la même façon de penser que les gens de goût, et pour son tourment on lui récitera chaque jour une page de ses vers.

« Quel supplice vais-je donner à ce guerrier des rives de la Seine qui a toujours mis sa gloire à chanter des chansons contre l'Amour? L'enfer n'en connoît point d'assez rudes pour vanger mon fils.

— J'en invente un nouveau, interrompit Mercure; qu'on lui fasse entendre deux fois par jour un concert d'Italie!

— Mais j'oublie, ajouta-t-il, un disciple de Themis qui n'a jamais aimé que la parure.

— Ah! s'écria Venus, c'est un mal qui gagne tous les environs de la France! Il est trop funeste à mon empire : j'en dois arrêter le cours. Eh! quelle belle voudroit aimer si tous les hommes pensoient comme ce fade magistrat? Qu'on le frise tous les quarts-d'heure du jour, et, dès qu'il paroîtra content de son ajustement, on le fera promener au grand vent. Le supplice est cruel, mais l'offense est trop forte. »

Venus se leve, et Mercure porte aux enfers les arrêts de la déesse; mais ce dieu a plusieurs emplois à Paphos, et je le revis bien-tôt sous un air plus riant.

Dès que les Graces revinrent, Venus reprit le maintien de la reine des plaisirs, et les

nymphes eurent ordre de se préparer pour la chasse.

La beauté la plus parfaite, l'entretien le plus aimable, pour ne pas cesser de plaire, ont besoin de secours. La mere des jeux et des ris recherche l'amusement que choisit le mortel qu'elle aime. Je la vis en habit de chasseresse, et je m'apperçus que sous cet habillement Adonis trouvoit Venus au-dessus de Venus même.

Les nymphes animent les chiens; on les entend appeller Melampe, Driope, Silvage; mais on connoît, à leurs voix, qu'elles sont plus propres à parler le langage de Cithere qu'à faire retentir les forêts; elles prennent les armes des chasseurs, et les chasseurs prennent celles des Amours. Le son des cors inspire à Paphos plus de tendresse que d'ardeur pour la chasse; il semble qu'elle ne soit qu'un prétexte pour se perdre dans les bois.

Les feux de Learque s'augmentent en voyant Palmis armée comme Venus et comme

l'Amour. Je l'entends dire, près de sa nymphe qui chantoit au son du cor :

Du dieu qui fait aimer
Vous avez tous les charmes ;
On diroit qu'en vos mains il a remis ses armes.
Vos yeux, comme ses feux, sont faits pour enflammer ;
Vous avez sur les cœurs un empire suprême.
Quand on rit avec vous, on croit que c'est un jeu ;
Mais on ressent bientôt qu'on aime.
Palmis, si vous aimiez un peu,
Vous seriez l'Amour même.

La nymphe écoute et sourit ; ses yeux disent assez à Learque qu'il est aimé, mais elle en differe l'aveu pour le rendre plus sensible.

Diane s'égare souvent dans les bois de Venus ; elle trouve Endimion plus tendre dans l'isle de Paphos que dans celle d'Ortigie, et cette déesse, plus réservée et plus sensible qu'une autre, voudroit sans cesse y voir son berger ; mais on ne l'y vit jamais. Venus, en suivant Adonis, le rencontra un

jour à Paphos. Diane esperoit qu'Endimion ne paroîtroit pas.

« Eh quoi! dit-elle en abordant la déesse d'un air composé, reine des Amours, vous ne dédaignez pas aujourd'hui les amusemens de la déesse des bois?

— Quand Diane est à Paphos, répond Venus, quel dieu s'étonnera d'y voir chasser la mere des Amours? Adonis m'apprend à connoître vos loix, et, pour lui plaire, je fais gloire de les suivre; mais vous, plus misterieuse, vous apprêtes d'un berger à goûter mes plaisirs, et vous affectez de les condamner sans cesse. Adieu, grave déesse. Endimion s'avance: imitez Venus, et je vais imiter Diane; mais souvenez-vous que les précautions qu'on prend pour cacher ses feux ne servent qu'à les faire plus tôt connoître. »

Ceux qui affectent des dehors severes s'offensent aisément et ne pardonnent jamais. Diane se crut outragée, et son hipocrisie, démasquée, ne demandoit rien moins que du

sang. Venus est immortelle, et dès l'instant la mort d'Adonis fut résoluë; mais aujourd'hui la déesse méprise son ennemi : elle poursuivroit, avec ce chasseur, les bêtes les plus féroces sans craindre leurs deffenses. Elle part, et Adonis la suit, et tout se prépare à rapporter de la chasse moins de fatigue que de plaisirs.

« Quelle joye est peinte sur leur visage! me dit Zelide; le seul Antenor reste dans un morne silence et semble mépriser toutes les nymphes; mais elles sçavent qu'il aime à Amathonte : elles ne s'offensent pas de la rêverie qui l'occupe.

« Chez les mortels, sa distraction passeroit peut-être pour fierté, car souvent ceux qu'on en accuse y sont les moins sujets. Ne vous y trompez pas, Diphile, tel ne vous paroît méprisant que parce qu'il ne comprend pas qu'on puisse l'être; il s'abandonne à sa pensée ou à sa nonchalance naturelle, et, s'il croyoit qu'on pût soupçonner quelqu'un de

fierté, il s'appliqueroit à détromper ceux qui l'en soupçonnent.

— Ah! nymphe, que ne pense-t'on ailleurs comme on pense à Paphos! »

Dès que nous eûmes perdu la troupe de vuë, nous continuâmes l'entretien que l'arrivée de Mercure avoit interrompu. La nymphe me fit un discours charmant sur la vraie délicatesse; elle m'enseignoit l'art de conserver les plaisirs qu'on connoît et de faire naître ceux qu'on ne connoît pas, quand nous arrivâmes au pavillon des songes.

« Ah! m'écriai-je, voilà un songe qui ne me quitte point : c'est lui qui rassemble tous les charmes de Mélite. Cette nuit encore... Mais pourquoi aimer ce trompeur? Mon reveil me le fait trouver si cruel!

— J'apperçois, dit Zelide, celui qui me touche le plus; il me represente Licas tendrement couché auprès de moi. Toutes les nymphes l'admirent. « Qu'il est charmant! « disent-elles; il est digne de Venus. Qu'il

« est heureux!... — Oüi, répond Licas, d'ai-
« mer Zelide et d'en être aimé. »

Mais, dans tous ces songes, je n'en vois aucun que la jalousie ait pû former.

« La jalousie! s'écrie Zelide, on ne la connoît point à Paphos; ses songes volent à la suite de l'Hymen, et l'Amour ne la connoît que pour s'en deffendre. On évite ici ces soupçons, ces plaintes, ces justifications dont tant d'amans se font une habitude. Venus ne s'offense pas des reproches de Vulcain; mais ceux de Mars ont décidé pour Adonis.

« L'amour-propre fait souvent naître les sentimens de jalousie qu'on attribuë à l'Amour.

« On ne peut déguiser sa pensée devant les dieux, et j'entendis un jour, dans le temple de Cithere, une bergere qui s'adressoit ainsi à la déesse:

« Je croyois aimer Nicandre, et Elismene,
« qu'il aimoit, excitoit dans mon cœur la plus
« cruelle jalousie. Grande déesse, je viens à
« ces autels te rendre graces de m'avoir guérie.

« J'aime Mirtile, et je sens bien aujourd'hui « qu'Elismene ne me rendoit jalouse que parce « qu'elle triomphoit avec moins de beauté « que moi. »

« Ainsi, l'on croit aimer, et l'on n'est que jaloux.

— On aime aussi quelquefois sans croire aimer, reprit Zelide.

« Une jeune nymphe destinée aux autels de Venus lui disoit un jour, dans ce même temple : « Je n'aime rien ; mais, puisque je ne « puis être prêtresse de la mere d'Amour sans « sentir ses feux, faites, puissante déesse, qu'il « me brûle pour Palmire. » Palmire aimoit la nymphe, mais il n'en avoit pas fait l'aveu. Il étoit au temple ; il entendit sa priere, et, sûr de son bonheur, il courut, tout transporté, déclarer son amour. « Je croyois n'aimer rien, « lui dit la nymphe ; mais ce que je sens à « l'aveu que vous me faites m'apprend, Pal- « mire, que mon cœur est à vous depuis « long-tems. »

Nous arrivâmes, en nous entretenant ainsi, dans un bois de lauriers où Zelide se plaît à venir rêver. Le soleil y donne un jour si tendre qu'on diroit qu'il reconnoît encore Daphné sous l'écorce de cet arbre.

Nous nous assîmes près d'un ruisseau qui se plaît à embellir son gazon pour attirer les nymphes sur les bords, et, dès que Zelide commença à parler, il adoucit son murmure pour écouter ce qu'elle raconta ainsi :

« Vous devez tous vos feux au dieu de Cithere, et je crois, Diphile, qu'il n'enflamma jamais plus heureusement ; mais, entre Licas et moi, nous rassemblons les feux de Bacchus et de l'Amour. Ces dieux, dont je vous ai fait connoître l'aimable intelligence, sont sujets aux foiblesses que peuvent avoir les autres dieux.

« Quand il s'agit de soûtenir ses droits, la plus forte amitié n'est pas exempte de froideur. Un berger des rives de Lignon cueilloit un jour un raisin pour l'offrir à sa ber-

gere. Un buveur, jaloux de la gloire de Bacchus, rencontra le berger qui entrelassoit ce raisin dans des guirlandes de fleurs.

« Si vous cherchez à plaire à l'Amour en « offrant des presens à vos bergeres, dit le « buveur, contentez-vous des dons de Flore « et de Pomone, et laissez aux buveurs les « dons de Bacchus. — Il n'est rien de reservé « pour plaire à l'Amour, répond le berger, « et Bacchus lui-même ne pourroit m'em- « pêcher d'offrir ce present à Lisis. — Té- « méraire ! repartit le buveur, tu ne connois « pas Bacchus, mais tu connoîtras sa ven- « geance. »

« L'Amour protegeoit le berger, et Bacchus se déclara contre lui. Venus, craignant que l'intérêt particulier de ces deux dieux ne nuisît à son empire, ne perdit point de temps pour rétablir leur intelligence; elle leur fit jurer par le Stix d'oublier cette querelle. « Je « veux, leur dit-elle, pour que l'univers ne « doute pas de votre union, que Bacchus

« porte aujourd'hui les armes de mon fils, et « que mon fils regne sur l'empire de Bac- « chus! »

« Ces dieux accepterent les conditions du raccommodement, et, dans cette journée, Bacchus lança autant de traits que l'Amour soumettoit de buveurs.

« Licas, depuis long-temps, soupiroit pour moi, et jusqu'à ce jour je n'avois rien senti pour lui; mais enfin Bacchus, maître des feux de l'Amour, m'enflamma, et dès ce moment j'aimai autant que j'étois aimée. Cependant Licas prétendoit avoir l'avantage, et juroit sans cesse qu'il aimoit plus que moi. « Je « suis blessé des mains de l'Amour, me di- « soit-il; vous ne devez vos feux qu'à Bac- « chus. Avoüez, Zelide, que l'Amour...

« — Non, Licas, l'Amour même, l'Amour « sent moins d'ardeur pour ce qu'il aime que « Zelide en sent pour vous. Quand Bacchus « m'a blessée, il avoit avec son pouvoir tout « le pouvoir de l'Amour; et le dieu qui

« vous blessa n'avoit pas le pouvoir de Bacchus. »

« Ainsi, nous disputions toujours l'avantage d'aimer plus tendrement. Quand Licas demandoit la moindre des faveurs qu'Amour ordonne qu'on accorde, j'exigeois, avant de rien permettre, qu'il avoüât que j'aimois plus que lui. Il se contraignoit quelquefois pour en convenir; mais souvent j'étois obligée de me contraindre aussi pour refuser ce que j'avois tant d'envie qu'il obtînt.

« Enfin, je resolus, pour ne pas lui ceder l'avantage, d'implorer le secours de l'Amour. Je me presentai à son temple, mais, Diphile, bien differemment de vous : vous allâtes lui demander de vous laisser sortir de son empire, et je demandai d'aimer encore plus que je n'aimois.

« Les mortels sont égaux aux dieux dans le temple de l'Amour, et je n'approchai du sanctuaire qu'après les amans qui s'étoient présentez avant moi.

« J'aime Ersise, disoit un berger, dieu des « cœurs, tu le sçais ; mais je suis trop jeune, « dit-il, pour oser avoüer que je l'aime. « Inspire-lui donc, Amour, que des feux qui « doivent durer toujours ne sçauroient trop « tôt paroître. »

« Fils de Venus, disoit un disciple de « Mars, j'ai toujours traité les amans d'insen- « sés : leur soumission, leur contrainte, et « leurs plaisirs, tout me paroissoit incroyable ; « mais, quand je pense à Phenice, tout me « paroît possible. »

« Amour, disoit un autre, j'implore ton « secours auprès de Bacchus. J'ai fait serment « de passer mes jours dans ses plaisirs et « dans les tiens ; il me reproche aujourd'hui « que près de Temire je ne pense qu'à toi, « et près de lui je ne pense qu'à Temire. »

« Le dieu me vit ; il sçavoit quel dessein m'amenoit à son temple ; il prévint ma priere et me blessa du trait le plus ardent.

« Vien, m'écriai-je à l'instant, vien, Licas, « me disputer à présent la gloire de mieux « aimer ! »

— Licas, me dit l'Amour, aime autant que Zelide. Zelide fut blessée par les mains de Bacchus, et l'Amour vient encore de l'enflammer. Licas fut blessé par l'Amour, mais il sort du temple de Bacchus, et Bacchus a mis dans son cœur des feux qu'il emprunta de moi. Heureux amans, ajoûta le dieu de Cithere, vous aurez l'avantage sur tous les cœurs amoureux; mais Zelide ne sçauroit l'avoir sur Licas, ni Licas sur Zelide.

— Licas enfin sent pour moi tout ce qu'Adonis sent pour Venus; mais j'ai pour lui, je crois, des transports que Venus n'eut jamais pour Adonis.

—Oüi, Nymphe, j'avoüerai que Venus vous cede en tendresse, si vous convenez que vous devez me ceder aussi. »

J'allois disputer, avec Zelide, qui doit aimer

plus tendrement, des cœurs qu'Amour blessa du même trait, ou de ceux que Bacchus et l'Amour ont tous deux enflammés; mais les cors, que nous entendîmes, annoncerent le retour de la chasse.

Les jeunes nymphes et les Amours préparoient un concert dans le pavillon des Graces. Venus vint l'entendre. Quels accords! quelle mélodie! L'harmonie de Paphos n'est point celle qu'on entend chez les mortels : différente de ces sons qu'on admire en demandant s'ils sont agréables, et bien éloignée de cette langueur qu'on rencontre si souvent en voulant chercher ce qui touche. Chaque ton formé à Paphos penetre jusqu'au fond du cœur, et, mêlés ensemble, leur harmonie fait oublier qu'il y ait d'autres plaisirs.

Les nayades attendoient Venus pour la reconduire au palais. Un lit de feuillage, que les Graces ont soin d'orner de concert avec Flore, semble nager sur le canal de Paphos : des cignes en soûtiennent le poids, et les

colombes attellées, en suivant les Zephirs qui caressent les nayades, font voler la déesse sur la surface de l'onde.

Toute sa cour se rangea sur le bord du canal, etc.

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

MARS 1879

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338, A PARIS

LES

CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

PUBLIÉS PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB

Est-il des chefs-d'œuvre inconnus ? dira-t-on, en s'étonnant du titre que nous avons choisi pour une collection qui pourrait comprendre un assez grand nombre de volumes, et qui n'en réunira qu'un choix aussi restreint que possible. Sans doute, il y a des chefs-d'œuvre, dans tous les genres de littérature, absolument négligés et oubliés, à tel point que leur titre même ne surnage plus depuis longtemps sur l'immense et profond océan de la mémoire humaine, où tant de réputations éclatantes se sont à jamais englouties. L'imagination recule épouvantée devant l'innombrable multitude de livres qui ont fait le charme, l'amusement, la préoccupation de nos aïeux les plus délicats et les plus raffinés dans les choses de l'esprit. De tous ces livres spirituels, charmants, curieux, remarquables, que reste-t-il aujourd'hui ? Pas même un écho, pas même un souvenir.

Il faut bien l'avouer, les livres qu'on relit ou qu'on est censé relire, ceux, par conséquent, qu'on tient à posséder, ceux, en un mot, qu'on réimprime encore, qu'on réimprime sans cesse, sont bien peu nombreux, et leur nombre tend à diminuer, au lieu de s'accroître. On sait peut-être les noms de beaucoup d'écrivains qui ont été la gloire de leur temps, mais on ne connaît pas les ouvrages qu'ils ont laissés et qui forment souvent des collections volumineuses. Qui est-ce qui lit, qui est-ce qui a lu les œuvres complètes de Fontenelle, de d'Alembert, de Duclos, d'Helvétius, et de tant d'autres qui reposent, pour ainsi dire, dans ces œuvres, comme dans un sépulcre ? Voilà pourtant des sources vives et abondantes où l'on peut puiser à pleines mains des chefs-d'œuvre inconnus.

Mais il y a d'autres chefs-d'œuvre inconnus dont les auteurs n'ont fait que traverser, comme des météores, le vaste horizon des lettres françaises. Ces chefs-d'œuvre sont restés quelquefois ignorés de l'époque même qui aurait pu se glorifier de les avoir produits ; quelquefois aussi, par suite de circonstances étrangères au mérite de la production, ils ont à peine vu le jour et sont tombés dans l'oubli au moment de leur naissance. D'autres, semblables à des enfants maudits, n'ont pas même été avoués par leurs pères et se cachent encore sous le voile de l'anonyme. Ces chefs-d'œuvre inconnus, non pas tous, mais quelques-uns, les plus rares et les plus singuliers, reprendront leur place au soleil et obtiendront l'honneur d'être admis dans les rangs d'une petite bibliothèque d'amateur.

Est-ce que le *Voyage à Paphos*, qui n'a pas été recueilli dans les œuvres de Montesquieu, n'est pas égal sinon supérieur au *Temple de Gnide?* Est-ce que les *Anecdotes litté-*

raires, de l'abbé de Voisenon, si connu par ses jolis contes badins, ne sont pas des merveilles de fine critique et de malice bienveillante? Est-ce que la *Relation de l'île de Bornéo,* par Fontenelle, n'est pas plus piquante et n'a pas plus de portée que dix volumes de polémique antireligieuse? Est-ce que *la Petite Maison,* de J. F. de Bastide, n'est pas digne d'être exposée à côté d'un des chefs-d'œuvre les plus connus de Mérimée? Est-ce que le *Portrait de Mlle de Lespinasse,* par d'Alembert, ne vaut pas les dix-huit tomes de ses œuvres philosophiques et mathématiques? Est-ce que le roman satirique des *Bohémiens,* par le marquis de Pellepore, ne pourrait pas être signé par Diderot, ou du moins par le neveu de Rameau? Est-ce que les lettres, ou plutôt les billets de Ninon de Lenclos, ne gagneraient pas à sortir des œuvres de Saint-Évremond et de deux ou trois recueils qui les renferment? Est-ce que les poésies légères du marquis de Saint-Aulaire ne demandent pas à être rassemblées pour la première fois? Est-ce que *le Cachemire,* cette œuvre exquise de la jeunesse de Jules Janin, ne sera pas bientôt exhumé du tombeau muet où il est enfoui depuis plus d'un demi-siècle? Est-ce que nous ne découvrirons pas le superbe poème de *l'Humilité,* par le bénédictin dom Gérard, que son églogue du *Patriarche* avait mis presque au niveau d'André Chénier? Est-ce que, dans le moment où l'on nous promet pour Paris une statue monumentale de Voltaire, on ne trouvera pas opportun que nous donnions le fameux *Sottisier* de ce grand écrivain?

Ce ne sont pas les seuls joyaux de *great attraction* que nous comptons offrir aux amis des livres, aux amoureux des beaux livres : chaque volume de nos *Chefs-d'œuvre inconnus* sera orné d'une eau-forte d'Adolphe Lalauze, qui s'est fait

le gracieux continuateur d'Eisen, de Moreau et de Marillier, et dont le crayon et la pointe nous donneraient à croire que nous sommes encore en plein XVIIIe siècle.

P. L. Jacob, bibliophile.

La collection des *Chefs d'œuvre inconnus* est publiée dans le format in-16, qui est celui de notre *Petite Bibliothèque Artistique* et de la plupart de nos collections. Elle est imprimée à petit nombre sur papier de Hollande, et il est tiré, en outre, vingt exemplaires sur *papier Whatman* et vingt sur *papier de Chine*, ornés d'une *double épreuve* de la gravure, avec et avant la lettre.

Les titres sont imprimés en deux couleurs ; les couvertures, tirées en bleu sur papier parcheminé, sont repliées, avec doubles gardes.

On a tout réuni pour faire de ces petits volumes de véritables éditions artistiques : aussi n'est-il pas douteux que les amateurs leur fassent l'accueil le plus empressé. Nous engageons donc ceux qui voudraient s'assurer toute la collection à nous envoyer leur souscription dans le plus bref délai.

6369 — Imp. Jouaust.

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

LA PETITE MAISON

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*

J. F. BASTIDE

LA PETITE MAISON

PUBLIÉE PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB

AVEC UNE

Eau-forte par Ad. Lalauze

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXIX

PRÉFACE

JEAN-FRANÇOIS BASTIDE, *né à Marseille le 15 mars 1724, et mort à Milan le 4 juillet 1798, est un de ces polygraphes infatigables que le XVIIIe siècle a produits en si grand nombre, et qui, dans une vie plus ou moins longue, ont éparpillé comme au hasard, en s'attaquant simultanément à tous les genres de littérature, beaucoup d'imagination, beaucoup d'esprit et quelquefois beaucoup de talent. Mais de tant de volumes et de brochures, de tant d'œuvres diverses, conçues, exécutées, publiées à la hâte, que reste-t-il après leur mort? Pas même un nom*

durable, conservé dans la mémoire des amis des lettres! à peine un vague souvenir bibliographique! Bastide eut néanmoins, de son vivant, une notoriété très honorable, sinon une réputation bien acquise et bien constatée. C'était un moraliste, c'était un critique, c'était un auteur dramatique, c'était surtout un romancier, c'était un poète, c'était enfin un historien. Eh bien! on ne connaît plus aujourd'hui le titre d'un seul de ses ouvrages, qui ne sont pas tous signalés dans LA FRANCE LITTÉRAIRE *de Quérard, parce que la plupart ont paru sous le voile de l'anonyme, et que ce voile, qui devient de moins en moins transparent dans l'ombre du passé, ne sera peut-être jamais soulevé par les successeurs et les continuateurs du savant Barbier, l'auteur du* DICTIONNAIRE DES ANONYMES ET DES PSEUDONYMES.

Voici ce que le judicieux Sabatier de Castres disait de J. Fr. Bastide dans LES TROIS SIÈCLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE *(Paris, de Hansy,* 1774) : « *Malgré son activité à s'exercer dans*

tous les genres, il n'a pas eu le bonheur de sauver aucun de ses ouvrages de l'anathème attaché à la médiocrité. Il a fait des recueils, des journaux, des lettres, des romans, des mémoires, des contes, des comédies en vers, des tragédies en prose, et tout cela est allé grossir les trésors ténébreux de l'oubli. Est-ce pour avoir manqué d'esprit ou de facilité que M. de Bastide a subi son triste sort? Non, c'est parce que son esprit et sa facilité se sont répandus trop indiscrètement sur tous les genres, indiscrétion qui produit toujours beaucoup de choses, jamais de bonnes choses, et ce n'est qu'à ce qui est bon que le public s'attache. »

Voici un jugement plus injuste de Palissot, qui avait oublié à dessein J. Fr. Bastide, en 1777, *dans les* MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, *et qui a réparé cet oubli assez cruellement dans une dernière édition de ces Mémoires, publiée en* 1803, *où il s'est trop rappelé sans doute que J. Fr. Bastide l'avait souvent critiqué dans les journaux litté-*

raires : « Auteur ingénieux à trouver des expédients pour se faire lire. Il avoit entrepris un SPECTATEUR FRANÇOIS, *qu'il proposa d'abord à trois livres par volume. Il en réduisit le prix à trente sols, ensuite à douze, et même à deux sols par feuille, que l'on distribuoit aux portes cochères. Les suisses avoient ordre de les refuser. Depuis, il a fait non une œuvre de littérature, mais une affaire de finance, de la* BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS. *Cet ouvrage, si on l'eût entrepris avec des vues philosophiques, si on l'eût distribué par siècle, en observant les progrès de l'esprit et des bienséances, les vicissitudes des usages, les révolutions qui se sont faites dans les mœurs, enfin les époques où la lumière commençoit à briller et celles où les voiles de l'ignorance sembloient s'épaissir; cet ouvrage, en apparence frivole, pouvoit devenir important; il eût contribué même à faire connoître d'âge en âge le caractère des nations. Mais, dénué de ces vues, qui seules pouvoient le rendre intéressant, on doit le regarder comme*

une superfluité de plus dans les bibliothèques. »

Certes Palissot a bien mal jugé l'immense et précieuse collection que J. Fr. Bastide a mise au jour, de juillet 1775 *à juin* 1789 (224 *parties en* 112 *volumes in-*12), *avec le concours du marquis de Paulmy et de ses bibliothécaires et collaborateurs, l'abbé Mercier de Saint-Léger, Contant d'Orville, Mayer, Legrand d'Aussy, etc.; il aurait pu seulement reprocher à l'auteur d'avoir protesté contre l'oubli dans lequel étaient tombés ses romans en les réimprimant la plupart dans cette* BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, *qu'il eût fallu porter à plus de* 1,200 *volumes pour la rendre à peu près complète. Mais J. Fr. Bastide n'y a pourtant pas fait entrer ses* CONTES, *qu'il avait fait paraître en* 1763 (4 *vol. in-*12), *après les avoir publiés avec succès, çà et là, dans le* MERCURE DE FRANCE, LE NOUVEAU SPECTATEUR, LE MONDE COMME IL EST, *et dans d'autres recueils périodiques.*

C'est dans ces CONTES *que se trouve cachée,*

comme une perle au fond de la mer, la délicieuse nouvelle-anecdote intitulée LA PETITE MAISON, *qui aurait dû, à elle seule, demander grâce pour le recueil qui la contient. Grimm, ou plutôt Diderot, avait, peut-être aussi par ressentiment contre le journaliste, sacrifié sans pitié et sans raison les* CONTES DE M. DE BASTIDE *aux* CONTES MORAUX *de Marmontel, qui ne les valent pas. Le pauvre Bastide est mort sans avoir lu ce malveillant article de la* CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE DE GRIMM ET DE DIDEROT, *article écrit le* 15 *décembre* 1764, *mais imprimé seulement plus de quarante années plus tard :* « *Le succès des* CONTES MORAUX *de M. de Marmontel a mis ce genre en vogue, et plusieurs mauvais auteurs ont voulu y réussir comme lui. Cela nous a valu les* CONTES MORAUX *de M. de Bastide, et voici maintenant deux volumes de* CONTES PHILOSOPHIQUES ET MORAUX, *par M. de la Dixmerie, qui en a déjà successivement embelli le* MERCURE DE

FRANCE. *Quels philosophes et quels moralistes que M. de Bastide et M. de la Dixmerie! Il faut rendre justice à la bonté de leur cœur, à la pureté de leurs intentions; mais leurs contes, froids et plats, seroient bien capables de rendre la vertu insipide et méprisable.* »

Marmontel avait vu avec peine le succès des CONTES *de Bastide, qui parurent avant les siens dans les feuilles publiques, mais qui ne furent réunis en volumes qu'après la première édition de ses* CONTES MORAUX (*Paris*, 1761, 2 *vol. in*-12), *imprimés d'abord dans le* MERCURE DE FRANCE. *Marmontel, qui était, par brevet, rédacteur de ce journal littéraire, recommanda peu gracieusement à ses amis Grimm et Diderot, ainsi qu'aux autres membres de la coterie des philosophes, Bastide et ses* CONTES. *De là les attaques redoublées et peu équitables dont étaient l'objet ces* CONTES *agréables et quelquefois charmants, qui n'avaient pas attendu ceux de Marmontel pour se faire lire avec plaisir. Bastide avait trouvé plus de bienveillance auprès de Voltaire,*

qui lui avait écrit une lettre philosophique à l'occasion de son journal intitulé LE NOUVEAU SPECTATEUR, *où elle fut insérée* (1758). *Ce journal ayant recommencé à paraître, en* 1760, *sous ce titre :* LE MONDE COMME IL EST, *Bastide écrivit à Voltaire pour le prier de contribuer de sa plume à la rédaction du journal ressuscité. Voltaire répondit indirectement, dans une lettre à Thiriot* (8 *novembre* 1760) : « *Je vous prie de dire à M. de Bastide que, si je trouve quelques rogatons qu'il puisse insérer dans son* MONDE, *je vous les adresserai. Pardon si je ne lui écris pas : je ne sais auquel entendre; la journée n'a que vingt-quatre heures.* » *On trouve en effet, dans* LE MONDE COMME IL EST (*Paris, Bauche,* 1761, 4 *vol. in-*12), *plusieurs communications de Voltaire, entre autres un* AVIS *signé* (*p.* 110 *du t. IV*). *Bastide était également en rapport de correspondance avec J. J. Rousseau, qui lui envoya, pour être inséré dans son journal, un extrait du* PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE *de M. l'abbé de Saint-Pierre.*

Ce sont là des témoignages d'estime et de déférence, bien dignes de compenser le mauvais vouloir de Marmontel et de ses amis Grimm et Diderot.

La nouvelle exquise de LA PETITE MAISON, *composée dans un genre gracieux et galant qui n'a pas la moindre analogie avec les* CONTES MORAUX *de Marmontel, avait été publiée plusieurs années avant ces* CONTES MORAUX, *car nous voyons qu'elle a paru pour la première fois dans le* JOURNAL ŒCONOMIQUE, *en* 1753 *ou* 1754. *On serait tenté de croire, à première vue, que cette nouvelle élégante n'était pas à sa place dans ce journal; mais la raison qui sans doute l'y avait fait admettre, c'est que l'auteur a fait entrer dans le cadre de son historiette beaucoup de détails techniques sur les arts décoratifs de l'époque, en ajoutant des notes relatives aux artistes qu'on employait alors pour la décoration des appartements de l'aristocratie et de la finance. Il serait possible que ces détails eussent été fournis par le célèbre architecte*

Blondel à Bastide, qui devint plus tard son collaborateur dans un roman fastidieux intitulé : L'HOMME DU MONDE ÉCLAIRÉ PAR LES ARTS (*Paris, Monory,* 1774, 2 *vol. in*-8). *Cependant on retrouve dans d'autres ouvrages de Bastide la même connaissance théorique et le même goût en matière d'art. Il devait donc tenir particulièrement à cette nouvelle, moitié artistique, moitié galante, de* LA PETITE MAISON, *car il la fit reparaître dans le second volume de son* NOUVEAU SPECTATEUR (*Paris, Rollin,* 1758-59, 8 *vol. in*-12) *avant de la reprendre dans le tome III de ses* CONTES (*Paris, imprimerie de Louis Cellot,* 1763, 4 *vol. in*-12), *où nous sommes allé la chercher, en adoptant ainsi le dernier texte revu par l'auteur.*

LA PETITE MAISON *n'est pas le seul ouvrage de Bastide que nous nous proposons de faire figurer dans nos* CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS. *Cette* PETITE MAISON *est bien loin de ressembler à une comédie licencieuse qui porte le même titre et qui a été recueillie dans* LES ESPIÈ-

GLERIES *de Mérard de Saint-Just. Bastide procède de Crébillon fils, mais avec plus de tenue et de décence. Il connaît les mystères des boudoirs, mais il ne fait que les laisser deviner, et, s'il en révèle quelques-uns, c'est avec une réserve de bonne compagnie et de bon ton que Crébillon fils n'a pas jugé utile de s'imposer. Si Mérimée avait pu lire* LA PETITE MAISON *de Bastide, il y eût retrouvé certainement quelques analogies avec sa propre manière et son propre talent. Eugène Sue l'avait lue, — nous n'en doutons pas, — puisqu'il s'en est souvenu vaguement dans une nouvelle physiologique très remarquable qui a dû paraître sous ce titre :* L'HISTOIRE D'UN APPARTEMENT. *On a lieu d'être surpris que des nombreux ouvrages de Bastide il n'en soit pas un seul qui ait sauvé son nom de l'oubli, quand la plupart de ces ouvrages charmants, entre autres* LE TRIBUNAL DE L'AMOUR, OU LES CAUSES CÉLÈBRES DE CYTHÈRE, *se recommandent aux esprits délicats par de rares qualités d'invention, d'observation et*

d'exécution. Depuis 1775, Bastide, découragé et dégoûté du métier d'auteur, n'écrivait plus de romans et se résignait à n'être qu'un pauvre compilateur à la solde des libraires.

P. L. JACOB, bibliophile.

LA PETITE MAISON

MÉLITE vivoit familièrement avec les hommes, et il n'y avoit que les bonnes gens, ou ses amis intimes, qui ne la soupçonnassent pas de galanterie. Son air, ses propos légers, ses manieres libres, établissoient assez cette prévention. Le marquis de Trémicour avoit envie de l'engager, et s'étoit flatté d'y réussir aisément. C'est un homme qui doit attendre plus qu'un autre du caprice des femmes. Il est magnifique, généreux, plein d'esprit et

de goût, et peu d'hommes peuvent se vanter à juste titre de l'égaler en agrémens. Malgré tant d'avantages, Mélite lui résistoit. Il ne concevoit pas cette bizarrerie. Elle lui disoit qu'elle étoit vertueuse, et il répondoit qu'il ne croiroit jamais qu'elle le fût. C'étoit entr'eux une guerre continuelle à ce sujet. Enfin, le marquis la défia de venir dans sa petite maison. Elle répondit qu'elle y viendroit, et que là, ni ailleurs, il ne lui seroit redoutable. Ils firent une gageure, et elle y alla (elle ne sçavoit pas ce que c'étoit que cette petite maison ; elle n'en connoissoit même aucune que de nom). Nul lieu dans Paris, ni dans l'Europe, n'est ni aussi galant ni aussi ingénieux. Il faut l'y suivre avec le marquis, et voir comment elle se tirera d'affaire avec lui.

Cette maison unique est sur les bords de la Seine. Une avenue, conduisant à une patte d'oie, amene à la porte d'une jolie avant-cour tapissée de verdure, et qui de

droite et de gauche communique à des basses-cours distribuées avec symétrie, dans lesquelles on trouve une ménagerie peuplée d'animaux rares et familiers, une jolie laiterie, ornée de marbres, de coquillages, et où des eaux abondantes et pures temperent la chaleur du jour; on y trouve aussi tout ce que l'entretien et la propreté des équipages, de même que les approvisionnemens d'une vie délicate et sensuelle, peuvent demander. Dans l'autre basse-cour sont placés une écurie double, un joli manege et un chenil où sont renfermés des chiens de toute espece.

Tous ces bâtimens sont contenus dans des murs de face d'une décoration simple, qui tiennent plus de la nature que de l'art, et représentent le caractere pastoral et champêtre. Des percées, ingénieusement ménagées, laissent appercevoir des vergers et des potagers constamment variés, et tous ces objets attirent si singulièrement les regards,

qu'on est impatient de les admirer tour à tour.

Mélite avoit cette impatience, mais elle voulut d'abord parcourir les beautés qui la frappoient de plus près. Trémicour brûloit de la conduire dans les appartemens : c'étoit là qu'il pouvoit lui expliquer sa flamme. Sa curiosité lui étoit déja importune ; les louanges même qu'elle donnoit à son goût ne le touchoient point ; il y répondoit avec beaucoup de distraction. C'étoit pour la premiere fois que sa petite maison lui étoit moins chere que les objets qu'il y conduisoit. Mélite remarquoit sa contenance et en triomphoit ; la curiosité l'eût seule engagée à tout voir, mais elle y pouvoit mettre de la malice, et ce second motif valoit bien l'autre pour s'y entêter. C'étoit ici une question qu'elle faisoit, là un compliment, et par-tout des exclamations.

« En vérité, disoit-elle, voilà qui est ingénieux au possible ! Cela est charmant ! Je n'ai rien vu...

— Oh! les appartemens sont bien plus singuliers! répondoit-il; vous allez voir... Ne voulez-vous pas entrer?...

— Dans un moment, reprenoit-elle; ceci a bien son prix : il faut tout parcourir; il y a là quelque chose que nous n'avons pas vu. Allons, Trémicour, point d'impatience.

— Je n'en ai point, Madame, dit-il un peu piqué : c'est pour votre intérêt que je parle. Vous vous fatiguerez ici à marcher, et vous ne pourrez plus...

— Oh! vous me pardonnerez, dit-elle avec un ton railleur; je suis venue ici uniquement pour marcher, et je sens mes forces. »

Il fallut qu'il essuyât cet entêtement jusqu'au bout. Il dura encore près d'un quart-d'heure. Heureusement il parvint à y soupçonner du caprice, sans quoi je crois qu'il l'auroit plantée là. Il la conduisoit par la main, et toujours il la tiroit vers la maison. Trois ou quatre fois de suite elle eut la méchanceté de se laisser entraîner jusqu'à un

certain point; elle faisoit quelques pas, et elle revenoit pour examiner encore ce qu'elle avoit déja examiné. Il l'entraînoit toujours, il paroissoit marcher sur des épines; elle en rioit intérieurement, et lui donnoit de ces regards qui, par un artifice unique, disent : « Je me plais à vous désespérer », en paroissant solliciter la complaisance. A la fin, une vivacité échappa à Trémicour. Elle feignit de ne le trouver pas bon, et lui dit qu'il étoit insupportable.

« C'est vous-même qui l'êtes! répondit-il; vous m'avez promis que vous verriez tout, et nous restons ici. J'aime mes appartemens, et je veux que vous les voyiez.

— Eh bien! Monsieur, il n'y a qu'à les voir; il ne faut point de querelle pour cela. Bon Dieu, que vous êtes prompt!... »

Le son de voix et le regard qui l'accompagnoit étoient si doux qu'il sentit augmenter le défaut qu'on lui reprochoit.

« Oui, dit-il, je suis prompt, je compte

les momens. Nous venons ici avec des conventions qui m'en font une excuse... Vous les avez donc oubliées, Madame ?

— Il n'y a point d'oubli à cela, répondit-elle en marchant ; au contraire, je suis plus dans mon rôle que vous. Vous m'avez dit que votre maison me séduiroit ; j'ai parié qu'elle ne me séduiroit pas. Croyez-vous que me livrer à tous ces charmes soit mériter le reproche d'infidélité ?... »

Trémicour alloit répondre, mais ils étoient alors au milieu de la cour principale, et une exclamation qu'arracha à Mélite le simple coup d'œil qu'elle y donna ne lui en laissa pas le temps. Cette cour, quoique peu spacieuse, annonce le goût de l'architecte. Elle est entourée de murailles revêtues de palissades odoriférantes assez élevées pour rendre le corps-de-logis plus solitaire, mais élaguées de maniere qu'elles ne peuvent nuire à la salubrité de l'air que l'amour semble y porter. Il fallut encore que Trémicour dé-

vorât ces complimens importuns que Mélite lui prodiguoit. Enfin ils arriverent au bas d'un perron qui conduit à un vestibule assez grand, d'où le marquis renvoya les valets au commun par un signe. Il la fit passer tout de suite dans un salon donnant sur le jardin, et qui n'a rien d'égal dans l'univers. Il s'apperçut de la surprise de Mélite, et lui permit alors d'admirer. En effet, ce salon est si voluptueux qu'on y prend des idées de tendresse en croyant seulement en prêter au maître à qui il appartient. Il est de forme circulaire, voûté en calotte peinte par Hallé[1]; les lambris sont imprimés couleur de lilas, et enferment de très-belles glaces; les dessus de portes, peints par le même, représentent des sujets galans. La sculpture y est distribuée avec goût, et sa beauté est encore relevée par l'éclat de l'or. Les étoffes sont assorties : à la couleur du lambris. En un mot, le

1. Un de nos peintres françois qui, après Boucher, s'est le plus signalé dans les sujets de la Fable.

Carpentier[1] n'auroit rien ordonné de plus agréable et de plus parfait.

Le jour finissoit : un negre vint allumer trente bougies que portoient un lustre et des girandoles de porcelaine de Seve artistement arrangées et armées de supports de bronze dorés. Ce nouvel éclat de lumiere, qui reflétoit dans les glaces, fit paroître le lieu plus grand et répéta à Trémicour l'objet de ses impatiens désirs.

Mélite, frappée de ce coup d'œil, commença à admirer sérieusement et à perdre l'envie de faire des malices à Trémicour. Comme elle avoit vécu sans coquetterie et sans amans, elle avoit mis à s'instruire le tems que les autres femmes mettent à aimer et à tromper, et elle avoit réellement du goût et des connoissances ; elle apprécioit

1. L'un des architectes du roi qui entende le mieux la décoration des dedans. Le petit château de M. de la Boissiere et la maison de M. Bouret prouvent son génie et son goût.

d'un coup d'œil le talent des plus fameux artistes, et eux-mêmes devoient à son estime pour les chefs-d'œuvre cette immortalité que tant de femmes leur empêchent souvent de mériter par leur amour pour les riens. Elle vanta la légèreté du ciseau de l'ingénieux Pineau [1], qui avoit présidé à la sculpture; elle admira les talens de Dandrillon [2], qui avoit employé toute son industrie à ménager les finesses les plus imperceptibles de la menuiserie et de la sculpture; mais surtout, perdant de vue les importunités auxquelles elle s'exposoit de la part de Trémicour en lui donnant de la vanité, elle lui prodigua les louanges qu'il méritoit par son goût et son choix.

« Voilà qui me plaît, lui dit-elle; voilà

1. Sculpteur célebre pour les ornemens, et dont la plus grande partie des sculptures des appartemens de nos hôtels sont l'ouvrage.

2. Peintre qui a trouvé le secret de peindre les lambris sans odeur, et d'appliquer l'or sur la sculpture sans blanc d'apprêt.

comme j'aime qu'on emploie les avantages de la fortune. Ce n'est plus une petite maison : c'est le temple du génie et du goût...

— C'est ainsi que doit être l'asyle de l'amour, lui dit-il tendrement. Sans connoître ce dieu, qui eût fait pour vous d'autres miracles, vous sentez que, pour l'inspirer, il faut du moins paroître inspiré par lui...

— Je le pense comme vous, reprit-elle; mais pourquoi donc, à ce que j'ai ouï dire, tant de petites maisons décèlent-elles un si mauvais goût?

— C'est que ceux qui les possèdent desirent sans aimer, répondit-il; c'est que l'amour n'avoit pas arrêté que vous y viendriez un jour avec eux. »

Mélite écoutoit, et auroit écouté encore si un baiser appuyé sur sa main ne lui eût appris que Trémicour étoit venu là pour se payer de toutes les choses obligeantes qu'il trouveroit occasion de lui dire. Elle se leva

pour voir la suite des appartemens. Le marquis, qui l'avoit vue si touchée des seules beautés du sallon, et qui avoit mieux à lui montrer, espéra que des objets plus touchans la toucheroient davantage, et se garda bien de l'empêcher de courir à sa destinée. Il lui donna la main, et ils entrerent à droite dans une chambre à coucher.

Cette piece est de forme quarrée et à pans; un lit d'étoffe de Péquin jonquille chamarrée des plus belles couleurs est enfermé dans une niche placée en face d'une des croisées qui donnent sur le jardin. On n'a point oublié de placer des glaces dans les quatre angles. Cette piece, d'ailleurs, est terminée en voussure qui contient dans un quadre circulaire un tableau où Pierre [1] a peint avec tout son art Hercule dans les bras de Morphée, réveillé par l'Amour.

1. Un de nos célèbres peintres, qui par la force de son coloris a mérité un rang distingué dans l'école françoise.

Tous les lambris sont imprimés couleur de soufre tendre; le parquet est de marqueterie mêlée de bois d'amaranthe et de cedre, les marbres de bleu turquin. De jolis bronzes et des porcelaines sont placés, avec choix et sans confusion, sur des tables de marbre en console distribuées au-dessous des quatre glaces; enfin de jolis meubles de diverses formes, et des formes les plus relatives aux idées par-tout exprimées dans cette maison, forcent les esprits les plus froids à ressentir un peu de cette volupté qu'ils annoncent.

Mélite n'osoit plus rien louer; elle commençoit même à craindre de sentir. Elle ne dit que quelques mots, et Trémicour auroit pu s'en plaindre; mais il l'examinoit, et il avoit de bons yeux; il l'eût même remerciée de son silence s'il n'avoit pas sçu que des marques de reconnoissance sont une étourderie tant qu'une femme peut désavouer les idées dont on la remercie. Elle entra dans une piece suivante, et elle y trouva un autre

tribution tous les talens pour exprimer un sentiment dont ils sont si peu capables. Elle faisoit sur cela les plus sages réflexions, mais c'étoient pour ainsi dire des secrets que l'esprit déposoit dans le fond du cœur, et qui devoient bientôt s'y perdre. Trémicour les y alloit chercher par ses regards perçans, et les détruisoit par ses soupirs. Il n'étoit plus cet homme à qui elle croyoit pouvoir reprocher ce contraste monstrueux; elle l'avoit changé, et elle avoit plus fait que l'Amour. Il ne parloit pas, mais ses regards étoient des sermens. Mélite doutoit de sa sincérité, mais elle voyoit du moins qu'il sçavoit bien feindre, et elle sentoit que cet art dangereux expose à tout dans un lieu charmant. Pour se distraire de cette idée, elle s'éloigna un peu de lui et s'approcha d'une des glaces, feignant de remettre une épingle à sa coëffure. Trémicour se plaça devant la glace qui étoit vis-à-vis, et par cet artifice, pouvant la regarder encore plus tendrement

sans qu'elle fût obligée de détourner les yeux, il se trouva que c'étoit un piege qu'elle s'étoit tendu à elle-même. Elle fit encore cette réflexion, et, voulant en détruire la cause, s'imaginant le pouvoir, elle crut y réussir en faisant des plaisanteries à Trémicour.

« Eh bien! lui dit-elle, cesserez-vous de me regarder? A la fin, cela m'impatiente. »

Il vola vers elle.

« Vous avez donc bien de la haine pour moi? répondit-il. Ah! marquise, un peu moins d'injustice pour un homme qui n'a pas besoin de vous déplaire pour être convaincu de son malheur...

— Voyez comme il est modeste! s'écria-t-elle.

— Oui, modeste et malheureux, poursuivit-il; ce que je sens m'apprend à craindre, et ce que je crains m'apprend à craindre encore. Je vous adore et n'en suis pas plus rassuré. »

Mélite plaisanta encore; mais avec quelle mal-adresse elle déguisa le motif qui l'y portoit! Trémicour lui avoit pris la main, et elle ne songeoit pas à la retirer. Il crut pouvoir la serrer un peu; elle s'en plaignit et lui demanda s'il vouloit l'estropier.

« Ah! Madame! dit-il en feignant de se désespérer, je vous demande mille pardons; je n'ai pas cru qu'on pût estropier si aisément. »

L'air qu'il venoit de prendre la désarma; il vit que le moment étoit décisif: il fit un signal, et à l'instant les musiciens placés dans le corridor firent entendre un concert charmant. Ce concert la déconcerta; elle n'écouta qu'un instant, et, voulant s'éloigner d'un lieu devenu redoutable, elle marcha et entra d'elle-même dans une nouvelle piece plus délicieuse que tout ce qu'elle avoit vu encore. Trémicour eût pu profiter de son extase et fermer la porte sans qu'elle s'en apperçût pour la forcer à l'écouter; mais il

vouloit devoir les progrès de la victoire aux progrès du plaisir.

Cette nouvelle piece est un appartement de bains. Le marbre, les porcelaines, les mousselines, rien n'y a été épargné; les lambris sont chargés d'arabesques exécutés par Perot [1] sur les desseins de Gilot [2], et contenues dans des compartimens distribués avec beaucoup de goût. Des plantes maritimes montées en bronze par Cafieri [3], des pagodes, des crystaux et des coquillages, entremêlés avec intelligence, décorent cette salle, dans laquelle sont placées deux niches, dont l'une est occupée par une baignoire,

---

1. Artiste habile dans le genre dont nous parlons, et qui a peint à Choisi les plus jolies choses dans ce goût.

2. Le plus grand dessinateur de son tems pour les arabesques, les fleurs, les fruits et les animaux, et qui a surpassé dans ce genre Perin, Audran, etc.

3. Fondeur et ciseleur estimé pour les bronzes dont tous les appartemens de nos belles maisons de Paris et des environs sont ornés.

l'autre par un lit de mousseline des Indes brodée et ornée de glands en chaînettes. A côté est un cabinet de toilette dont les lambris ont été peints par Huet[1], qui y a représenté des fruits, des fleurs et des oiseaux étrangers, entremêlés de guirlandes et de médaillons dans lesquels Boucher[2] a peint en camayeux de petits sujets galans, ainsi que dans les dessus de porte. On n'y a point oublié une toilette d'argent par Germain[3]; des fleurs naturelles remplissent des jattes de porcelaine gros bleu rehaussées d'or. Des meubles garnis d'étoffes de la même couleur, dont les bois sont d'aventurine appliqués par Martin[4], achevent de rendre cet appartement digne d'enchanter

1. Autre peintre célebre d'arabesques, et particulièrement pour les animaux.

2. Le peintre des Graces et l'artiste le plus ingénieux de notre siecle.

3. Orfevre célebre et fils du plus grand artiste que l'Europe ait possédé en ce genre.

4. Célebre vernisseur connu de tout le monde.

des Fées. Cette piece est terminée dans sa partie supérieure par une corniche d'un profil élégant, surmontée d'une campane de sculpture dorée, qui sert de bordure à une calotte surbaissée contenant une mosaïque en or et entremêlée de fleurs peintes par Bachelier [1].

Mélite ne tint point à tant de prodiges; elle se sentit pour ainsi dire suffoquée, et fut obligée de s'asseoir.

« Je n'y tiens plus, dit-elle; cela est trop beau. Il n'y a rien de comparable sur la terre... »

Le son de voix exprimoit un trouble secret. Trémicour sentit qu'elle s'attendrissoit; mais, en homme adroit, il avoit pris la résolution de ne plus paroître parler sérieusement. Il se contenta de badiner avec un cœur qui pouvoit encore se dédire.

---

1. Un des plus excellens peintres de nos jours en ce genre, qu'il a quitté depuis peu pour devenir le rival de Desportes et d'Oudry, et peut-être les surpasser.

« Vous ne le croyez pas, lui dit-il, et c'est ainsi qu'on éprouve qu'il ne faut jurer de rien. Je sçavois bien que tout cela vous charmeroit, mais les femmes veulent toujours douter.

— Oh! je ne doute plus, reprit-elle; je confesse que tout cela est divin et m'enchante. »

Il s'approcha d'elle sans affectation.

« Avouez, reprit-il, que voilà une petite maison bien nommée. Si vous m'avez reproché de ne pas sentir l'amour, vous conviendrez du moins que tant de choses capables de l'inspirer doivent faire beaucoup d'honneur à mon imagination; je suis persuadé même que vous ne concevez plus comment on peut avoir tout à la fois des idées si tendres et un cœur si insensible. N'est-il pas vrai que vous pensez cela?

— Il pourroit en être quelque chose, répondit-elle en souriant.

— Eh bien! reprit-il, je vous proteste que

vous jugez mal de moi. Je vous le dis à présent sans intérêt, car je vois bien qu'avec un cœur cent fois plus tendre que vous ne m'en croyez un indifférent, je ne vous toucherois pas ; mais il est certain que je suis plus capable que personne d'amour et de constance. Notre jargon, nos amis, nos maisons, notre train, nous donnent un air de légèreté et de perfidie, et une femme raisonnable nous juge sur ces dehors. Nous contribuons nous-mêmes volontairement à cette réputation, parce que, le préjugé général ayant attaché à notre état cet air d'inconstance et de coquetterie, il faut que nous le prenions ; mais, croyez-moi, la frivolité ni le plaisir même ne nous emportent pas toujours : il est des objets faits pour nous arrêter et pour nous ramener au vrai, et, quand nous venons à les rencontrer, nous sommes et plus amoureux et plus constans que d'autres... Mais vous êtes distraite ? à quoi rêvez-vous ?

— A cette musique, reprit-elle; j'ai cru la fuir, et de loin elle en est plus touchante. (Quel aveu !)

— C'est l'amour qui vous poursuit, répondit Trémicour; mais il ne sçait pas à qui il a affaire... Bientôt cette musique ne sera que du bruit.

— Cela est bien certain, reprit-elle; mais enfin, à présent, elle me dérange... Sortons, je veux voir les jardins... »

Trémicour obéit encore. Sa docilité n'étoit pas un sacrifice. Quel aveu, quelle faveur même vaut pour un amant l'embarras dont il jouissoit ! Il se contenta de lui faire voir, en passant, une autre piece, commune à l'appartement des bains et à celui d'habitation. C'est un cabinet d'aisances garni d'une cuvette de marbre à soupape revêtue de marqueterie de bois odoriférant, enfermée dans une niche de charmille feinte, ainsi qu'on l'a imité sur toutes les murailles de cette piece, et qui se réunit en berceau dans

la courbure du plafond, dont l'espace du milieu laisse voir un ciel peuplé d'oiseaux. Des urnes, des porcelaines remplies d'odeurs, sont placées artistement sur des pieds d'ouche. Les armoires, masquées par l'art de la peinture, contiennent des crystaux, des vases et tous les ustensiles nécessaires à l'usage de cette piece. Ils traverserent ensuite une garderobe où l'on a pratiqué un escalier dérobé qui conduit à des entresoles destinées au mystere. Cette garderobe dégage dans le vestibule. Mélite et le marquis repasserent par le sallon. Il ouvrit la porte du jardin; mais quelle fut la surprise de Mélite d'appercevoir un jardin amphithéâtralement disposé, éclairé par deux mille lampions. La verdure étoit encore belle, et la lumiere lui prêtoit un nouvel éclat. Plusieurs jets d'eau et différentes nappes, rapprochées avec art, réfléchissoient les illuminations. Tremblin [1],

1. Ancien décorateur de l'Opéra et des petits appartemens de Versailles.

chargé de cette entreprise, avoit gradué ces lumieres en plaçant des terrines sur les devans, et seulement des lampions de différentes grosseurs dans les parties éloignées. A l'extrémité des principales allées, il avoit dispassé des transparens dont les différens aspects invitoient à s'en approcher. Mélite fut enchantée, et ne s'exprima pendant un quart-d'heure que par des cris d'admiration. Quelques instrumens champêtres firent entendre des fanfares sans se montrer; plus loin, une voix chantoit quelqu'ariette d'*Issé*; là, une grotte charmante faisoit bondir des eaux avec impétuosité; ici, une cascade ruisseloit et produisoit un murmure attendrissant. Dans des bosquets divers, mille jeux variés s'offroient pour les plaisirs et pour l'amour; d'assez belles salles de verdure annonçoient un amphithéâtre, une salle de bal et un concert; des parterres émaillés de fleurs, des boulingrins, des gradins de gazon, des vases de fonte et des figures de marbre mar-

quoient les limites et les angles de chaque carrefour du jardin, qu'une très-grande lumiere, puis ménagée, puis plus sombre, varioit à l'infini. Trémicour, ne marquant aucun dessein et affectant même, comme je l'ai dit, de montrer moins d'ardeur qu'il n'en avoit, conduisit Mélite dans une allée, sinueuse qui lui fit craindre intérieurement quelque surprise. En effet, cette allée, tracée par une courbure subite, ne présentoit plus que des ténebres. Elle n'eût pas craint d'y entrer si elle se fût sentie indifférente ; mais le trouble secret qu'elle éprouvoit lui rendoit tout à craindre. Elle parut effrayée, et sa frayeur redoubla par le bruit d'une artillerie précipitée. Trémicour, qui sçavoit apprécier l'avantage que donne à un homme, en toute occasion, la frayeur d'une femme, la reçut et la serra vivement dans ses bras au mouvement qu'elle fit. Elle alloit s'en dégager avec une vivacité égale, lorsque l'éclat subit d'un feu d'artifice lui montra dans

les yeux du téméraire l'amour le plus tendre et le plus soumis. Elle fut un moment immobile, c'est-à-dire attendrie. Ce moment ne fut pas aussi court que l'eût été celui qui eût suffi pour s'arracher de ses bras si elle l'avoit haï, et Trémicour put croire qu'elle avoit non hésité, mais oublié de s'en arracher. Ce joli feu avoit été préparé par Carle Ruggieri [1]; il étoit mêlé de transparens de couleurs variées, qui, se mêlant avec les eaux jaillissantes du bosquet où se donnoit cette fête, formoit un coup d'œil ravissant.

Tout ce spectacle, tous ces prodiges, prêtoient un si grand charme à un homme qui lui-même en avoit beaucoup; des regards amoureux, des soupirs enflammés, s'accordoient si bien avec le miracle de la nature et de l'art, que Mélite, déja émue, fut obligée

1. Artificier italien de beaucoup de génie, et souvent employé par la cour et les princes.

d'entendre l'oracle qu'il faisoit parler au fond de son cœur ; elle écouta cette voix puissante, et elle entendit l'arrêt de sa défaite. Le trouble la saisit. Le trouble est d'abord plus puissant que l'amour : elle voulut fuir...

« Allons, dit-elle, voilà qui est charmant; mais il faut partir : je suis attendue... »

Trémicour vit qu'il ne falloit pas la combattre, mais il ne douta pas de pouvoir la tromper. Il avoit réussi vingt fois en cédant. Il la pressa légèrement de rester. Elle ne le voulut point, elle marchoit même fort vîte; mais sa voix étoit émue, ses discours n'étoient pas suivis, et une abondance extrême de monosyllabes prouvoit qu'en fuyant elle s'occupoit des objets de sa fuite.

« J'espere du moins, lui dit-il, que vous daignerez donner un coup d'œil à l'appartement qui est à gauche du sallon...

— Il n'est certainement pas plus beau que tout ce que j'ai vu, dit-elle, et je suis pressée de partir.

— C'est tout un autre goût, reprit-il, et, comme vous ne reviendrez plus ici, je serois charmé...

— Non, dit-elle, dispensez-m'en. Vous me direz comment il est, et ce sera la même chose.

— J'y consentirois, reprit-il; mais nous voilà arrivés. C'est un instant : vous ne pouvez pas être si pressée ?... D'ailleurs, vous m'avez promis de tout voir, et, si je ne me trompe, vous vous reprocheriez de n'avoir pas gagné légitimement la gageure.

— Il le faut donc ! dit-elle. Allons, Monsieur; vous pourriez bien, en effet, vous vanter de n'avoir perdu qu'à demi... »

Ils étoient déja dans le sallon; Trémicour en ouvrit une des portes, et elle entra d'elle-même dans un cabinet de jeu. Ce cabinet donne sur le jardin. Les fenêtres en étoient ouvertes; Mélite s'en approcha après avoir donné quelques coups d'œil à l'appartement, et revit, peut-être avec plaisir, un lieu d'où elle venoit de s'arracher.

« Avouez, lui dit-il méchamment, que ce coup d'œil est très-agréable : voilà l'endroit où nous étions tout-à-l'heure... »

Ce mot la fit rêver.

« Je ne conçois pas, reprit-il, comment vous ne vous y êtes pas arrêtée plus longtems... Toutes les femmes qui s'y sont trouvées ne pouvoient plus en sortir...

— C'est qu'elles avoient d'autres raisons que moi pour y rester, répondit Mélite.

— Vous me l'avez prouvé, lui dit-il. Faites du moins plus d'honneur à cette piece que vous n'en avez fait au bosquet ; daignez la considérer. »

Elle abandonna alors la fenêtre ; elle tourna la tête, et bientôt la surprise fit l'attention. Ce cabinet est revêtu de laque du plus beau de la Chine ; les meubles en sont de même matiere, revêtus d'étoffe des Indes brodée ; les girandoles sont de crystal de roche, et jouent avec les plus belles porcelaines de Saxe et du Japon, placées

avec art sur des culs-de-lampe dorés d'or couleur.

Mélite considéra quelques figures de porcelaine. Le marquis la conjura de les accepter; elle refusa, mais avec cet air de ménagement qui laisse à un homme tout le plaisir d'avoir offert. Il ne crut pas devoir insister, et il lui fit connoître qu'il sçavoit qu'on ne doit point aspirer à faire accepter le jour qu'on s'est vanté de plaire.

Cette piece a deux ou trois portes. L'une entre dans un joli petit cabinet faisant pendant au boudoir, l'autre dans une salle à manger précédée d'un buffet qui dégage dans le vestibule. Le cabinet, destiné à prendre le café, n'a pas été plus négligé que le reste de la maison : les lambris en sont peints en verd d'eau, parsemés de sujets pittoresques rehaussés d'or; on y trouve quantité de corbeilles remplies de fleurs d'Italie, et les meubles en sont de moire brodée en chaînettes.

Mélite, s'oubliant de plus en plus, s'étoit assise et faisoit des questions; elle repassoit tout ce qu'elle avoit vu et demandoit le prix des choses, le nom des artistes et des ouvriers. Trémicour répondoit à toutes ses questions, et ne paroissoit pas avoir à lui en faire; elle le louoit, vantoit son goût, sa magnificence, et il la remercioit comme un homme à qui on ne risque rien de rendre justice. L'artifice étoit si bien caché que Mélite, s'affectant de plus en plus et ne considérant bientôt tout ce qui la frappoit que du côté du génie et du goût, oublia réellement qu'elle étoit dans une petite maison, et qu'elle y étoit avec un homme qui avoit parié de la séduire par ces mêmes choses qu'elle contemploit avec si peu de précaution et qu'elle louoit avec tant de franchise. Trémicour profita d'un moment d'extase pour la faire sortir de ce cabinet.

« Tout cela est réellement très-beau, lui dit-il, et j'en conviens; mais il reste quelque

chose à vous montrer qui vous surprendra peut-être davantage.

— J'ai de la peine à le croire, répondit-elle ; mais, après les gradations que j'ai vues, rien n'est impossible, et il faut tout voir. » (Cette sécurité est naturelle, et ne surprendra que ceux qui doutent de tout par ignorance ou par insensibilité.)

Mélite se leva et suivit Trémicour. C'étoit dans la salle à manger qu'il la conduisoit. Elle fut frappée d'y trouver un soupé servi, et s'arrêta à la porte.

« Qu'est-ce donc ? s'écria-t-elle. Je vous ai dit qu'il falloit que je partisse...

— Vous ne m'avez pas ordonné de m'en souvenir, répondit-il, et d'ailleurs il est très-tard ; vous devez être fatiguée, et, puisqu'il faut que vous soupiez, vous me ferez bien l'honneur de m'accorder la préférence, à présent que vous voyez que vous le pouvez avec si peu de risque.

— Mais où sont donc les domestiques ?

reprit-elle; pourquoi cet air de mystère?

— Il n'en entre jamais ici, répondit-il, et j'ai pensé qu'aujourd'hui il étoit encore plus prudent de les bannir : ce sont des bavards, ils vous feroient une réputation, et je vous respecte trop...

— Le respect est singulier! poursuivit-elle; je ne sçavois pas que j'eusse plus à craindre de leurs regards que de leurs idées. »

Trémicour sentit qu'elle n'étoit pas la dupe du paradoxe.

« Vous raisonnez mieux que moi, lui dit-il, et vous m'apprenez que le mieux est l'ennemi du bien. Malheureusement ils sont renvoyés, et il n'y a plus de remede. »

L'imposture succédoit au paradoxe, et cela étoit visible; mais, quand on a l'esprit troublé, ce sont souvent les choses frappantes qui ne frappent pas. Mélite n'insista donc point; elle s'assit avec beaucoup de distraction en considérant un tour, placé dans un des arrondissemens de cette salle,

par lequel on servoit aux signes que Trémicour faisoit.

Elle mangea peu et ne voulut boire que de l'eau; elle étoit distraite, rêveuse, triste. Ce n'étoit plus cet enchantement, ces exclamations, par lesquels son attendrissement avoit commencé à se signaler; elle étoit maintenant plus occupée de son état que des choses qui le causoient. Trémicour, animé par son silence, lui disoit les choses les plus spirituelles (nous avons de l'esprit auprès des femmes à proportion que nous le leur faisons perdre); elle sourioit et ne répondoit pas. Il l'attendoit au dessert. Lorsque le moment en fut arrivé, la table se précipita dans les cuisines qui étoient pratiquées dans les souterrains, et de l'étage supérieur elle en vit descendre une autre qui remplit subitement l'ouverture instantanée faite au premier plancher, et qui étoit néanmoins garantie par une balustrade de fer doré. Ce prodige, incroyable pour elle, l'invita insen-

siblement à considérer la beauté et les ornemens du lieu où il étoit offert à son admiration; elle vit des murs revêtus de stuc de couleurs variées à l'infini, lesquelles ont été appliquées par le célèbre Clerici [1]. Les compartimens contiennent des bas-reliefs de même matiere, sculptés par le fameux Falconet [2], qui y a représenté les fêtes de Comus et de Bacchus. Vassé [3] a fait les trophées qui ornent les pilastres de la décoration. Ces trophées désignent la chasse, la pêche, les plaisirs de la table et ceux de l'amour, etc. De chacun d'eux, au nombre de douze, sortent autant de torchieres portant

1. Stucateur milanois qui s'est acquis une grande réputation en faisant le sallon de Neuilly pour M. le comte d'Argenson, et, en dernier lieu, celui de Saint-Hubert pour Sa Majesté.

2. Sculpteur du Roi, célebre à jamais par ses excellens ouvrages, dont plusieurs ont été exposés derniérement au Sallon.

3. Autre sculpteur du roi, à qui la légèreté du ciseau et les graces séduisantes ont acquis tant de réputation.

des girandoles à six branches qui rendent ce lieu éblouissant lorsqu'il est éclairé.

Mélite, quoique frappée, ne donnoit que des coups d'œil et ramenoit bientôt ses yeux sur son assiette. Elle n'avoit pas regardé Trémicour deux fois et n'avoit pas prononcé vingt paroles; mais Trémicour ne cessoit de la regarder, et lisoit encore mieux dans son cœur que dans ses yeux. Ses pensées délicieuses lui causoient une émotion dont le son agité de sa voix étoit l'interprete. Mélite l'écoutoit, et l'écoutoit d'autant plus qu'elle le regardoit moins. L'impression que faisoit sur ses sens cette voix agitée l'invitoit à porter les yeux sur celui en qui elle exprimoit tant d'amour. C'étoit pour la premiere fois que l'amour s'offroit à elle avec son caractere, non qu'elle n'eût jamais été attaquée (elle l'avoit été cent fois); mais des soins, des empressemens, ne sont pas l'amour quand l'objet ne plaît pas; d'ailleurs, ces soins et ces empressemens marquent les des-

seins, et une femme raisonnable s'est accoutumée de bonne heure à s'en défier. Ce qui la séduisoit ici, c'étoit l'inaction de Trémicour en exprimant tant de tendresse. Rien ne l'avertissoit de se défendre : on ne l'attaquoit point ; on l'adoroit et on se taisoit. Elle rêva à tout cela, et Trémicour fut regardé. Ce regard étoit si ingénu qu'il devenoit un signal. Il en profita pour lui demander une chanson. Elle avoit la voix charmante, mais elle refusa. Il vit que la séduction n'étoit encore que momentanée, et il ne se plaignit que par un soupir. Il chanta lui-même; il voulut lui prouver que ses rigueurs étoient des loix auxquelles le grand amour lui donnoit la force d'obéir sans contrainte. Il parodia ces paroles si connues de Quinault, dans *Armide :*

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier, donné par la victoire,
De tous les biens fût le plus précieux !
Tout l'éclat dont brille la gloire
Vaut-il un regard de vos yeux?

Je n'ai pas eu les paroles qu'il suppléa à celles-là, mais elles renfermoient en termes ingénieux l'abjuration de l'inconstance et le serment d'aimer toujours. Mélite parut touchée, et cependant fit une petite grimace.

« Vous en doutez, lui dit-il, et en effet je n'ai pas mérité de vous persuader. Je ne vous ai attirée ici que par mes étourderies; vous n'y êtes venue que sur la foi du mépris le plus juste. Ma réputation s'armeroit contre des preuves, et c'est par des sermens que je débute avec vous! Cependant il est certain que je vous adore. C'est un malheur pour moi, mais il ne finira point. »

Mélite ne vouloit pas répondre; mais, sentant qu'il étoit sincère, qu'elle lui devoit quelque chose, et qu'il alloit être malheureux si elle ne s'acquittoit, elle le regarda encore tendrement.

« Je vois que vous ne voulez pas me croire, reprit-il; mais je vois en même-tems que vous ne pouvez pas tout-à-fait douter.

Vos yeux sont plus justes que vous; ils expriment du moins de la pitié...

— Quand je voudrois vous croire, lui dit-elle, le pourrois-je? Oubliez-vous où nous sommes? pensez-vous que cette maison est dès long-tems le théâtre de vos passions trompeuses, et que ces mêmes sermens que vous me faites ont servi cent fois au triomphe de l'imposture?

— Oui, répondit-il, je pense à tout cela; je me souviens que ce que je vous dis, je l'ai dit à d'autres, et que je l'ai toujours dit avec fruit; mais, en employant alors les mêmes expressions, je ne parlois pas cependant le même langage. Le langage de l'amour est dans le ton; le mien toujours déposa contre mes sermens. Il m'en tiendroit lieu aujourd'hui si vous vouliez me rendre justice. »

Mélite se leva (c'est la preuve infaillible de la persuasion quand on n'est point fausse). Trémicour courut vers elle.

« Où voulez-vous aller? lui dit-il en frémissant; Mélite, j'ai mérité que vous m'écoutiez. Songez combien je vous ai respectée... Asseyez-vous, ne craignez rien : mon amour vous répond de moi...

— Je ne veux pas vous entendre!... lui dit-elle en faisant quelques pas. A quoi ma complaisance aboutiroit-elle? Vous sçavez que je ne veux point aimer; j'ai résisté à tout, je vous rendrois trop malheureux... »

Il ne l'arrêta point; il vit que, se trompant de porte et n'étant plus à elle-même, elle alloit entrer dans un second boudoir. Il la laissa aller, se contentant de mettre le pied sur sa robe lorsqu'elle fut sur le seuil de la porte, afin que, tournant la tête pour se dégager, elle ne vît pas le lieu où elle entroit.

Cette nouvelle piece, à côté de laquelle on a ménagé une jolie garderobe, est tendue de gourgouran gros verd, sur lequel sont placées avec symétrie les plus belles estampes

de l'illustre Cochin[1], de Lebas[2] et de Cars[3]. Elle n'étoit éclairée qu'autant qu'il le falloit pour faire appercevoir les chefs-d'œuvre de ces habiles maîtres. Les ottomanes, les duchesses, les sultanes, y sont prodiguées. Tout cela est charmant, mais ce n'est plus de cela que Mélite peut s'occuper. Elle s'apperçut de son erreur et voulut sortir : Trémicour étoit à la porte, et l'empêcha de passer.

« Eh bien ! Monsieur, lui dit-elle avec effroi, quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire ?

— Vous adorer et mourir de douleur. Je vous parle sans imposture, mon état est

---

1. Dessinateur et graveur du premier mérite, qui a succédé avec tant d'éclat au célebre Callot, Labella et le Clerc.

2. Graveur du Cabinet du roi, à qui nous devons la belle collection des œuvres de Tenieres, gravées avec tant d'art par ce célebre artiste.

3. Autre graveur, qui, dans ses ouvrages, exprime avec tant d'art le talent des auteurs qu'il transmet à la postérité.

nouveau pour moi... Je sens qu'il me saisit... Mélite, daignez m'écouter...

— Non, Monsieur, je veux sortir; je vous écouterai plus loin...

— Je veux que vous m'estimiez, reprit-il, que vous sçachiez que mon respect égale mon amour, et vous ne sortirez pas ! »

Mélite, tremblante de frayeur, étoit prête à se trouver mal ; elle tomba presque dans une bergere. Trémicour se jetta à ses genoux. Là, il lui parla avec cette simplicité éloquente de la passion; il soupira, versa des pleurs. Elle l'écoutoit et soupiroit avec lui.

« Mélite, je ne vous tromperai point; je sçaurai respecter un bonheur qui m'aura appris à penser; vous me retrouverez toujours avec la même tendresse, avec la même vivacité... Ayez pitié de moi !... Vous voyez...

— Je vois tout, dit-elle, et cet aveu renferme tout. Je ne suis pas sotte, je ne suis point fausse... Mais que voulez-vous de moi? Trémicour, je suis sage, et vous êtes inconstant...

— Oui, je le fus : c'est la faute des femmes que j'ai aimées ; elles étoient sans amour elles-mêmes. Ah ! si Mélite m'aimoit, si son cœur pouvoit s'enflammer pour moi, jamais elle ne se rappelleroit mon inconstance que par l'excès de mon ardeur. Mélite, vous me voyez, vous m'entendez, et voilà tout mon cœur ! »

Elle se tut, et il crut qu'il devoit abuser de son silence. Il osa... mais il fut arrêté avec plus d'amour qu'on n'en a souvent quand on cede.

« Non ! dit Mélite ; je suis troublée, mais je sçais encore ce que je fais : vous ne triompherez point... Qu'il vous suffise que je vous en crois digne ; méritez-moi... Je vous abhorrerois si vous insistiez !

— Si j'insistois !... Ah ! Mélite...

— Eh bien ! Monsieur, que faites-vous ?...

— Ce que je fais...

— Trémicour, laissez-moi !... Je ne veux point...

— Cruelle! je mourrai à vos pieds, ou j'obtiendrai... »

La menace étoit terrible, et la situation encore plus. Mélite frémit, se troubla, soupira, et perdit la gageure.

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

MAI 1879

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling
(510) 642-6753
1-year loans may be recharged by bringing books
to NRLF
Renewals and recharges may be made 4 days
prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

MAY 17 1994

YB 53972

M177311

812
M779
vo

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY